

EN VENTE: { **JÉRÔME PATUROT** a la recherche de la **Meilleure des Républiques**, par **LOUIS REYBAUD**, illustré par **TONY JOHANNOT**, 1 beau volume grand in 8, publié en 30 livraisons à 50 centimes. — L'ouvrage complet est en vente, broché, prix : 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Théâtre moderne.

LOUIS XVI

ET

MARIE ANTOINETTE

Drame en 5 Actes et 10 Tableaux.

Prix : 4 franc.

UNE VISITE

MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX

PAR

CHARLES DIDIER

Dixième édition. — Prix : 4 franc.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

des Œuvres d'Alexandre Dumas, format in-18 anglais, et du théâtre de Victor Hugo

RUE VIVIENNE, 4

PARIS. — 1849

PIÈCES DE THÉÂTRE

PARUES DANS LA BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE,
FORMAT IN-18 ANGLAIS.

Le Gant et l'Éventail, c.-v. 5 a. » f. 80	Isabelle de Castille, dr. en 5 ac. » 60
La Baronne de Bilguac, v. 1 a. » 60	Le Réveil du Lion, c.-v. en 2 a. » 60
L'Inventeur de la Poudre, v. 1 a. » 60	Le Chevalier d'Essonne, v. 3 a. » 60
Le Château des Sept-Tours, dr. 5 a. » 2	« Les Premiers beaux Jours, v. 5 a. » 60
Sport et Turf, vaud. en 2 actes. » 60	Regardez, mais ne touchez pas, comédie en 3 actes. » 60
Le Docteur Noir, dr. en 7 actes. » 60	Martin et Bamboche, d. 10 tabl. 1 »
Charlotte, drame en 3 actes. » 60	L'Ordonnance du médecin, v. 1 a. » 60
Clarisse Harlowe, dr. en 5 act. » 60	Le Coln du Feu, com.-vaud. 1 a. » 60
Madame de Tencin, dr. en 5 a. » 5	Gléopâtre, tragédie en 5 actes. » 4
Don Gusman, comédie en 5 act. » 60	Jacques le Fataliste, vaud. 2 a. » 60
Le Bonhomme Richard, v. 3 a. » 60	Gastibelza, drame lyrique. 5 act. 1 »
Gentil-Bernard, c.-vaud. en 3 a. » 60	Une jeune Vieillesse, dr. 5 act. » 60
Épée et Mat, drame en 5 actes. » 1	Les premiers Pas, op. com. 4 a. » 60
Un Mari qui se dérange, v. 2 a. » 60	Jérôme le maçon, com.-vaud. 2 a. » 60
La Closerie des Genêts, d. 6 a. » 60	Jérusalem, opéra en 4 actes. » 1
Une Chambre à deux Lits, 1 a. » 60	En Bonne Fortune, coméd. 4 a. » 60
Les Demoiselles de Noce, v. 2 a. » 60	Le Trésor du pauvre, dr. en 3 a. » 60
Le Nœud Gordien, dr. en 5 act. » 60	La chère conquête, c.-v. 2 a. » 60
Pierre Février, c.-v. en 1 acte. » 60	Un Château de cartes, com. 3 a. » 60
Gibby la Cornemuse, op.-c. 5 a. 1 »	Hamlet, drame, 5 actes et 8 tabl. 1 »
Le Lait d'Anesse, c.-v. en 1 act. » 60	Un Banc d'Huitres, revue 7 tabl. » 60
La Poudre-coton, revue en 5 a. » 60	Les Grats, comédie en 2 actes. » 60
Diable ou Femme, com. en 1 a. » 60	Les Tribulations d'un grand Homme, comédie en 3 actes. » 60
Un Mari fidèle, com.-v. en 4 act. » 60	Le Journal d'une Grisette, v. 3 a. » 60
Robert Bruce, opéra en 5 actes. 1 »	La Marinette, comédie en 1 acte. » 60
Marie, ou l'Inondation, dr. 3 a. » 60	Les Mém. de Grammont, v. 1 a. » 60
Les Myst. du Carnaval, dr. 5 a. » 60	« Avater, coméd.-vaud. en 2 a. » 60
Mademoiselle Navarre, v. 4 a. » 60	Hortense de Biengle, dr. en 3 a. » 60
Trois Rois, Trois Dames, v. 3 a. » 60	Les Mousquetaires de la Reine, opéra-comique en 5 actes. » 4
Un Coup de Lansqueuet, c. en 2 a. » 60	Le Marquis de Lauzun, v. 1 a. » 60
Irène, ou le Magnétisme, v. 2 a. » 60	Léonie, drame en 1 acte. » 60
En Province, comédie en 5 actes. » 60	Les Extrêmes se touchent, v. 1 a. » 60
Le Fillet de t. le monde, v. 4 a. » 60	Amour et Bergerie, coméd. 4 a. » 60
Le Fantôme, com.-vaud. en 1 a. » 60	Le Froid défendu, vaudev. 1 a. » 60
La Reine Margot, dr. en 15 tabl. 1 »	Le Petit-Fils, vaudeville en 4 a. » 60
Une Fièvre brûlante, c.-v. en 3 a. » 60	Griseldis, ballet en 5 actes. » 1
Bertram le Matelot, dr. en 5 act. » 60	La Clef dans le dos, vaud. en 1 a. » 60
Alceste, tragédie en 3 actes. » 1	Notre-Dame-des-Anges, d. 3 a. » 60
L'Enfant de l'Amour, vaud. 3 a. » 60	Le Coillier du Roi, dr. en 4 acte. » 60
Notre Fille est Princesse, dr. 5 a. » 60	Gille Ravisseur, op.-bouff. en 4 a. » 60
La Reine Argot, parodie en 7 tabl. » 60	Un jeune homme pressé, v. 1 a. » 60
Palma, drame en 5 actes. » 60	Le pouvoir d'une femme, v. 2 a. » 60
Un Docteur en Herbe, c.-v. 2 a. » 60	Le 24 Février, drame. » 60
La Loge de l'Opéra, dr. en 5 act. » 60	« Veux tris, vaudev. 2 actes. » 60
Ce que Femme veut, vaud. 2 a. » 60	La Foi, l'Espérance et la charité, drame en 5 actes. » 60
Léonard le Perruquier, v. 4 a. » 60	Un Voyage sentimental, v. 2 a. 1 »
Le Bouquet de l'Infante, o.-c. 5 a. 1 »	Le M ^d de jouets d'enfant, v. 1 a. » 60
Un Coup de Vent, vaud. en 1 acte. » 60	Une Poule, vaudev. en 2 actes. » 60
Père et Portier, vaud. en 2 actes. » 60	Horace et Caroline, v. en 2 a. » 4
Le Chiffonnier de Paris, d. 5 a. 1 »	Le Maréchal Ney, dr. en 5 actes. 1 »
La Vicomtesse Lolotte, vaud. 3 a. » 60	Eric, ou le Fantôme, dr. en 5 a. » 60
Le Trotin de la Modiste, v. 2 a. » 60	Guillaume le débardeur, dr. 5 a. » 60
Les Nuits blanches, v. en 2 actes. » 60	Le Démon familier, v. en 5 act. » 60
Les Etouffeurs de Londres, d. 3 a. » 60	Un et son font un, vaud. en 1 acte. » 60
La Bouquetière, opéra en 1 acte. 1 »	Les Frais de la guerre, c. 5 act. 1 »
Les Notables de l'endroit, c. 3 a. » 60	La Naise de St.-Flour, v. 1 acte. 1 »
Robert Bruce, dr. en 8 actes. » 60	Marceau, drame en 5 actes. » 60
Pour arriver, drame en 3 actes. » 60	Un Déménagement, vaud. 1 act. » 60
Intrigue et amour, dr. en 9 tabl. 1 »	Les prem. Coquetteries, v. 1 a. » 60
Le jeune Père, c.-vaud. en 2 a. » 60	Les Portraits, comédie en 1 a. » 60
L'École des Familles, c. en 5 a. 1 »	La Marâtre, drame en 5 actes. » 1
Le Chirurgien-Major, v. en 1 a. » 60	Le Morne-au-piable, dr. en 3 a. 1 »
Charlotte Gorday, dr. en 5 actes. » 60	Le premier Coup de canif, v. 2 a. » 60
Le Chev. de Malson-Rouge, d. 5 a. 1 »	Le vrai Club des femmes, c. 2 a. 1 »
Les Deux Foscari, o. 4 a. de Verdi 1 »	Jeanne Mathieu, vaudev. 1 acte. » 60
Les Chiffonniers, vaudev. en 5 a. » 60	La Taverne du Diable, dr. 5 a. » 60
L'Ép. ou la Sœur du Soldat, d. 3 a. » 60	La Comtesse de Senecy, d. 3 a. » 60
Le Fils du Diable, dr. 12 tabl. » 60	Le Camp de St-Maur, v. en 1 acte. » 60
Le Bonheur sous la main, v. 1 a. » 60	
Rose et Marguerite, c.-v. en 3 a. » 60	
Simon le voleur, dr. en 4 actes. » 60	

. 5

18-T-A

LOUIS XVI

ET

MARIE-ANTOINETTE,

DRAME EN SEPT ACTES ET DIX TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET F. LABROUSSE,

Mise en scène de MM. Saint-Ernest et Montdidier,

Musique de M. Artus, Décors de MM. Cambon et Thierry,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 17 MARS 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LOUIS XVI.....	MM. SAINT-ERNEST.
BARNAVE.....	MONTDIDIER.
DE LAUZUN.....	FECHTER.
LE DAUPHIN.....	CHARLES.
LÉONARD.....	COQUET.
LÉTUVÉ.....	LAURENT.
CLÉRY.....	STAINVILLE.
TISON.....	MACHANETTE.
ROUX.....	THIÈRY.
DE MALESHERBES.....	LYONNET.
L'ABBÉ EDGEWORTH DE FIRMONT.....	FRUMENCE.
DE MOLLEVILLE.....	MARTIN.
DE VALORY.....	BARD.
DE MALDEN.....	FOUQUET.
GOUVION.....	VICTOR.
LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE.....	EUGÈNE.
TOULAN, municipal.....	VICTOR.
UN GARDE NATIONAL.....	ROCHEUX.
MARIE-ANTOINETTE.....	M ^{mes} GUYON.
ÉLISABETH.....	ANNA POTEL.
M ^{me} ROYALE.....	ERNESTINE.
M ^{me} DE POLIGNAC.....	CLOTILDE.
M ^{me} MORAND.....	LEMAIRE.
M ^{me} LÉONARD.....	SYLVAIN.
M ^{me} DE TOURZEL.....	BOUSQUET.
LOUISE.....	JÉANNE.

N.º 2389

S'adresser, pour la musique à M. Artus, compositeur et chef d'orchestre
pour la mise en scène, à M. Monet, régisseur, tous deux au théâtre.



ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

A Trianon, dans les jardins. Au lever du rideau, M. de Valory tient un livre, et, de temps en temps, interrompt sa lecture et semble rêver. M. de Malden se promène et regarde fréquemment au lointain.

SCÈNE I.

DE VALORY, DE MALDEN.

DE VALORY.

Vous regardez bien souvent du côté des jardins, mon cher de Malden; est-ce là votre consigne ?...

DE MALDEN.

Ma consigne ?.. Non, vous savez bien que nous avons la même; elle n'est guère compliquée : nous trouver toujours prêts aux ordres de la reine lorsqu'elle est ici, à Trianon, voilà tout notre service de gardes du corps, défini en deux mots... Je regardais si S. M. ne revenait pas enfin de la laiterie suisse...

DE VALORY.

Oh! elle est, comme vous savez, avec madame Jules de Polignac, et peut être passe-t-on en revue toute la troupe champêtre qu'on a réunie comme dans une bergerie du canton de Zurich. Notre reine est si heureuse de tous ces détails qui lui font oublier la froide étiquette de la cour !...

DE MALDEN.

Oui, et à part quelques personnes privilégiées, on ne reçoit pas à Trianon ; ce qui fait qu'il y a presque solitude.

DE VALORY.

Vous en plaignez-vous ?...

DE MALDEN.

Pas plus que vous, mon cher de Valory... Je crois que vous et moi, nous avons les mêmes goûts et des habitudes pareilles... La cour n'est pas tout à fait notre élément.

DE VALORY.

C'est vrai, et voilà peut-être pourquoi S. M. Louis XVI nous désigne si souvent pour venir ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

DE VALORY.

Ah! vous voilà, madame la concierge de Trianon ?

LOUISE.

Concierge? quelquefois; mais quand la reine vient ici, je suis sa femme de chambre seule et unique, je donne des ordres aux domestiques.

DE VALORY.

Et votre mari?..

LOUISE.

Vous savez bien qu'avec M. Cléry il fait son office d'intendant, il cesse d'être concierge.

DE VALORY.

Et quand le roi arrive à Trianon... ah! ah! comme vous prenez un air grave!

LOUISE.

Oh! le roi vient si rarement, et il ne fait que passer; mais vous me faites jaser et il faut que je retourne à la laiterie; la reine a tant tourné à travers les pots de lait, les renversant quelquefois, souvent même, qu'il lui faudra une autre robe que je suis venue chercher.

DE LAUZUN, *entrant, à Louise.*

Hé! charmante!

LOUISE.

Pardon, M. de Lauzun, la reine m'attend!.. (*Elle sort.*)

SCENE III.

DE VALORY, DE MALDEN, DE LAUZUN.

DE LAUZUN, *à part.*

Oui, charmante, c'est le mot... Il faudra que je m'assure si elle vous glisse toujours dans les doigts avec cette légèreté... (*Haut.*) Je vous salue, messieurs... (*Les Gardes saluent.*) Il paraît que vous êtes privilégiés... Je vous rencontre souvent à Trianon.

DE VALORY.

C'est une faveur que nous savons apprécier...

DE LAUZUN.

Où est la reine?..

DE MALDEN.

A la laiterie.

DE LAUZUN.

Ah!... A-t-elle demandé si j'étais arrivé?..

DE VALORY.

Pas à nous, du moins.

DE LAUZUN.

Aucun des intimes n'est venu, ce matin?..

LA REINE.

M. de Lauzun, si parfait courtisan que vous soyez, vous ne me flattez, en ce moment, qu'à moitié... à Trianon, je ne veux aucunement rester reine; mais du tout!.. (*Aux Gardes qui vont pour s'éloigner.*) Restez, messieurs, restez!..

M^{me} DE POLIGNAC, à Lauzun qui lui a parlé bas.

Allons! allons! vous exagérez, monsieur de Lauzun; je doute que vous ayez pour la retraite et les bergeries un goût aussi vif que vous voulez bien le dire...

DE LAUZUN.

Je vous en fais le serment.

M^{me} DE POLIGNAC.

Au fait, comme vous retournerez tout à l'heure à Versailles, c'est peu vous engager que de proclamer vos inclinations champêtres.

LA REINE, montrant des arbustes, aux Gardes.

Avez-vous voyagé, messieurs?

DE MALDEN.

Madame, je ne suis pour ma part jamais sorti de France.

DE VALORY.

Moi, madame, j'ai parcouru l'Italie, l'Espagne et quelques îles de l'archipel Grec.

DE LAUZUN.

Diable! mais c'est presque du Cook et du Bougainville...

LA REINE.

Alors, monsieur, que dites-vous de ces arbustes qui me viennent de l'Albanie?

DE VALORY.

Madame, ils sont très-beaux...

LA REINE.

Pas de flatteries... Sont-ils aussi beaux que... que possible?

DE VALORY.

Non, madame, il leur manque ce que toute votre puissance ne saurait leur donner, le soleil de leur climat...

LA REINE.

A la bonne heure... mais il n'y a pas de ma faute...

DE LAUZUN.

Eh bien, je dis, moi, que si vous le vouliez bien...

LA REINE, riant.

Je forcerais le soleil à s'occuper de mes arbustes?

DE LAUZUN.

Peut-être...

LA REINE.

C'est cela, comme on disait à Louis XIV, il est l'heure qu'il plaira à votre majesté... Monsieur de Lauzun, songez que nous sommes à Trianon ; que je ne suis ici qu'une fermière, très-heureuse d'oublier la royauté, laquelle a bien ses tracas et ses ennuis, sans compter madame l'Étiquette, les compliments à faire et à recevoir et les robes embarrassantes... Mon Dieu, si la mode pouvait prendre de s'habiller comme me voilà !.. Essayez donc, ma chère Diane, de nous amener ce changement !..

M^{me} DE POLIGNAC.

Moi, madame, c'est pour le coup que je me mettrais en péril.. C'est alors que toute l'affection de votre majesté serait impuissante à me protéger... Porter à la cour un costume ou une habitude de Trianon !.. Ah ! mon Dieu ! Ignorez-vous donc que la médisance n'épargne pas cette solitude, et que les sots qui n'y sont pas admis n'en parlent qu'avec redoublement de dépit et feu roulant d'épigrammes ? Demandez à ces messieurs.

MALDEN.

Madame, nous ne sommes que des soldats, et les grands seigneurs ne nous font guère de confidences.

M^{me} DE POLIGNAC.

Demandez alors à monsieur de Lauzun...

DE LAUZUN.

Voudriez-vous donner à entendre, chère comtesse, qu'on me trouverait facile à écouter les mauvais discours ?

M^{me} DE POLIGNAC.

Non, mais il n'est pas qu'on n'ait attaqué Trianon devant vous, plus ou moins...

DE LAUZUN.

Eh ! pardieu, il y a bien là de quoi s'étonner !.. Vous savez la fable du Renard et des Raisins... ils sont trop verts !..

LA REINE. *souriant.*

C'est peut-être un peu cela...

LAUZUN.

En vérité, c'est bien la peine de s'arrêter à ce que peuvent dire de vieilles femmes rendues furieuses par les rides, ou quelques fats qui espéraient obtenir leur entrée ici !

LA REINE.

Oui...

DE LAUZUN.

Il y a encore ces messieurs du Tiers-Etat, ces philosophes des États-généraux qui pourraient trouver à redire ; mais j'espère qu'on les calmerait en leur montrant ce qu'il y a ici de sim-

plicité et d'habitudes patriarcales... Mais, au nom du ciel, si on en appelle quelques-uns en vérification, qu'on choisisse... Si vous saviez quelles figures ils ont presque tous !

LA REINE.

Alors on aurait dû nommer le jeune sage de Grenoble.

M^{me} DE POLIGNAC.

Ah ! oui, monsieur Barnave.

DE LAUZUN.

N'est-ce pas un avocat, je crois ; un génie de province, que votre majesté honore de quelque bienveillance ?

LA REINE.

Un homme de cœur, monsieur de Lauzun.

DE LAUZUN.

Et qui veut bien comprendre Trianon ?

LA REINE.

Certainement ; il sait qu'à Vienne j'ai été élevée dans une famille qui aime assez le sans-façon, par-ci, par-là, si impériale qu'elle puisse être... Monsieur Barnave n'ira pas m'accuser à Grenoble pour venir ici respirer de temps en temps... Ici, où je suis véritablement heureuse, comme un écolier qui échappe à la classe et au pédagogue... Ici, où je puis rire si l'occasion s'en présente sans que ma gaité soit un sujet de scandale ; où je quitte nos coiffures pyramidales pour mes véritables [cheveux ; où enfin je redeviens simple mortelle au point de me promener à mon aise, et de porter, au lieu de sceptre, un panier rempli d'œufs frais ou de fraîches cerises... Et là-dessus, comtes-e, si vous voulez bien dire à Louise de m'apporter une aiguille et du fil, j'arrangerai ce tablier qui n'est pas fait entièrement à ma guise-

DE LAUZUN.

C'est très-bien, madame... Une reine de France, belle, jeune, adorée, doit, ce me semble, vivre à sa fantaisie...

LA REINE.

N'est-ce pas?... (*Les Gardes se sont retirés au fond; ils se promènent, disparaissent et reparaissent.*)

M^{me} DE POLIGNAC, qui est sortie un instant.

Je suis de votre avis, monsieur de Lauzun... seulement, entre autres privilèges, la couronne devrait donner celui d'être à l'abri des interprétations injustes et méchantes...

DE LAUZUN.

Et pardieu, ce privilège, une reine l'aurait si elle était laide ou vieille...

LA REINE, riant.

A ce compte-là, laissons parler...

DE LAUZUN.

Et vous, comtesse, si vous étiez moins charmante, on crierait moins à la faveur pour quelques charges et quelques pensions obtenues par votre famille...

M^{me} DE POLIGNAC.

Prenez garde, voilà une pierre dans mon jardin...

LA REINE.

Chut !... nous sommes à Trianon !... N'allez pas devenir tous deux sermoneurs comme mon frère de Provence, par exemple...

DE LAUZUN.

Dieu nous en préserve ! il parle latin, quelquefois...

M^{me} DE POLIGNAC.

Souvent...

LA REINE.

Toujours !..... (*Louise est entrée et a apporté ce que la Reine avait demandé.*)

M^{me} DE POLIGNAC.

Vous devriez faire de la tapisserie, monsieur de Lauzun, pour travailler un peu de votre côté...

LA REINE.

Au fait, on dit que cela devient de mode parmi les colonels... Mais non... puisque monsieur de Lauzun a des goûts si primitifs il ira à la laiterie voir si tout marche bien...

M^{me} DE POLIGNAC.

Le voilà berger !...

DE LAUZUN.

Oui, madame, s'il le fallait... et si Louise veut me conduire, elle verra, elle vous dira si je n'aime pas le lait comme un pasteur de l'Arcadie...

LA REINE.

Il n'est pas nécessaire que Louise vous conduise...

LOUISE.

Monsieur le duc connaît bien le chemin...

LA REINE.

C'est cela... (*A Lauzun.*) Et puis, je vous crois encore trop hussard et pas assez patriarche...

DE LAUZUN.

Pourtant, madame, je vous assure que je garderais fort bien des brebis...

LA REINE.

Lesquelles ?

DE LAUZUN.

Toutes...

LA REINE.

C'est bien de la présomption, ou beaucoup d'humilité... Allez, allez... (*Lauzun sort avec Louise, mais d'un côté différent.*)

SCÈNE V.

LA REINE, M^{me} DE POLIGNAC.M^{me} DE POLIGNAC.

Est-ce que nous retournerons à Versailles de bonne heure, madame?...

LA REINE.

J'espère bien que non...

M^{me} DE POLIGNAC.

Et que dira le roi?...

LA REINE.

Le roi?... Eh bien, mais je ne sais pas... Cela dépendra de son humeur...

M^{me} DE POLIGNAC.

Alors, c'est chanceux...

LA REINE.

Il est vrai qu'on ne peut pas trop s'y fier... il est bon, parfaitement bon, mais d'un caractère bien inégal...

M^{me} DE POLIGNAC.

Inégal? je ne trouve pas... Je le vois habituellement triste, silencieux, et donnant volontiers ce qu'il appelle ses coups de boutoir... Il oublie trop souvent qu'un roi est toujours en vue et qu'on interprète chacune de ses paroles, chacune de ses attitudes, chacun de ses gestes... (*La Reine est pensive.*) Ce que je dis là vous fâcherait-il, madame?... Vous savez que ce titre d'amie dont vous m'avez honorée m'a quelquefois autorisée à vous dire toute ma pensée?

LA REINE.

Oui, ma chère, et si j'avais jamais un ordre à vous donner, ce serait de me parler toujours avec la même franchise... je ne suis pas fâchée... je songe que vous avez dit vrai, et que le roi est bien ainsi que vous l'avez dépeint... Et c'est là un malheur, c'est là une cause du peu d'accord qui se trouve entre nos goûts, nos habitudes, notre façon de vivre... Il est grondeur, austère, peu porté à comprendre qu'on pense et agisse autrement que lui... Enfin... mais quoi, vous le connaissez et je ne veux pas me plaindre... Après cela, les affaires d'état l'absorbent... Non, c'est sa nature, et j'en suis venue à faire comme certaines bourgeoises, à me cacher de mon mari...

M^{me} DE POLIGNAC.

Il est sûr que s'il savait que vous êtes allée deux fois, l'hiver dernier, au bal masqué de l'Opéra; que vous descendez, le soir, dans les jardins pour jouir de l'incognito, au risque d'entendre

pas mal de déclarations et de désespérer des chevaliers qui ne revoient jamais leur apparition... qu'enfin, vous avez au palais un petit appartement bien retiré où vous pouvez, au milieu d'un cercle très-intime, causer à votre aise et rire de la cour...

LA REINE.

Eh bien ! n'a-t-il pas, dans les combles, un atelier où il fait de la serrurerie ? ne faut-il pas que nous ayons un pauvre coin pour y apprendre les aventures de nos grands seigneurs et de nos grandes dames?... Et, à propos, cette petite M^{me} de Canillac, cette autre Hélène cause du duel entre mon frère d'Artois et le duc de Bourbon, la voilà donc qui revient parmi nous?....

M^{me} DE POLIGNAC.

Oui, madame, elle rentre demain..... elle a terminé ses voyages...

LA REINE.

Elle a voyagé seule, à ce qu'on m'a dit?...

M^{me} DE POLIGNAC.

Avec son mari...

LA REINE.

C'est bien ainsi que je l'entendais... Je n'ai jamais bien compris le goût de mon frère d'Artois pour cette dame... Il est vrai qu'il en a tant, de goûts!...

M^{me} DE POLIGNAC.

Bien différent de son frère le comte de Provence...

LA REINE, *riant*.

Oh ! celui-là il est d'une sagesse inattaquable, un vrai Joseph à laisser son manteau dans les mains des plus séduisantes Putiphar !... Nous vivons dans un siècle si pervers qu'on le raille de sa vertu... Aussi, pour faire taire l'épigramme, cherche-t-il, mais inutilement, à compromettre M^{me} de Balbi...

M^{me} DE POLIGNAC.

Sans que la comtesse de Provence s'en inquiète...

LA REINE.

Je crois bien, elle est trop sûre de son mari... Quant à M^{me} de Balbi, on prétend que lorsqu'on lui parle du bruit que fait la galanterie du comte de Provence à son égard, elle s'étonne et réplique qu'on est bien indulgent...

M^{me} DE POLIGNAC.

Il me semble que nous sommes en fonds de médisance?...

LA REINE.

Heureusement, voici Cléry avec son air de gravité...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLÉRY.

LA REINE.

Eh bien ! Cléry, notre bon serviteur, qu'y a-t-il ?

CLÉRY.

Madame, je venais vous dire que j'ai fait exécuter vos ordres. La volière est repeuplée...

LA REINE.

Ah ! vraiment ?... Cela doit être gentil et bruyant...

CLÉRY.

Ah ! mon Dieu, madame, en France, on fait du bruit partout, à présent.

LA REINE, à *M^{me} de Polignac*.

Eh bien ! venez, ma chère ; allons voir si cette volière renferme un peuple moins difficile à gouverner...

SCÈNE VII.

CLÉRY, seul, regardant la Reine s'éloigner.

Oui, toujours bonne, mais puisse son excellent cœur ne pas servir à augmenter le nombre de ses ennemis... Cet asile où elle est si heureuse ! il faudra qu'elle l'abandonne tôt ou tard... La calomnie s'en est fait une arme ; on n'a pas voulu croire à l'innocence de cette retraite... Et pourtant, si on savait... mais la haine est aveugle... Déjà, plus d'une fois, j'ai vu passer sous les murs des jardins des hommes qui faisaient entendre des paroles outrageantes... Il semblait qu'ils auraient voulu faire parvenir jusqu'à la reine ces propos inspirés par la méchanceté... Aussi, maintenant, je suis toujours inquiet ici... j'écoute tous les bruits qui viennent du dehors... Mais, qui est là ?... Ah ! c'est le jeune avocat de Grenoble que la reine accueille avec tant de bienveillance...

SCÈNE VIII.

CLÉRY, BARNAVE.

BARNAVE, saluant.

Monsieur Cléry...

CLÉRY.

Monsieur...

BARNAVE.

On m'avait dit que Sa Majesté était ici...

CLÉRY.

Monsieur, elle n'est pas loin, et je vais l'avertir de votre arrivée...

BARNAVE.

Non, je vous en prie, je suis ici, comme partout, pour attendre ses ordres...

CLÉRY.

Pardon, mais la reine veut qu'on ne fasse pas antichambre comme à Versailles... Il n'y a pas d'étiquette à Trianon... (*Il salue et sort.*)

SCENE IX.

BARNAVE, seul; puis LA REINE.

BARNAVE.

Je ne viens jamais ici sans me reporter, pas un triste retour de pensée, vers le palais de Versailles... Là, tout est faux depuis le langage des courtisans jusqu'à ces plaisirs et ces fêtes auxquels la reine se livre avec tant d'empressement... Ici, elle n'est que femme... séduisante toujours, mais débarrassée de ce prestige de la grandeur qui ne m'éblouit pas, mais qui me gêne et me fait me tenir à l'écart... Que suis-je d'ailleurs pour me mêler à cette foule dorée qui entoure le trône?... Un obscur avocat de province, que le hasard seul a conduit quelquefois dans ces salons interdits au plébéien... Un rêveur qui voudrait pour son pays d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres habitudes, et qui va rentrer, pour y mourir ignoré, dans sa ville natale... Un souvenir me suivra et je le garderai toujours : celui de cette reine si belle, si bonne et dont le regard était si attendri lorsque je suis allé lui parler d'un malheur et d'une injustice à réparer... Ah ! ces flatteurs qui ne lui montrent qu'un avenir fleuri... ils mentent!... Elle se laisse prendre à des paroles qui l'endorment dans son insouciance, sans qu'elle se préoccupe d'un réveil qui peut être funeste!... Ils mentent!... S'ils l'aimaient, s'ils pouvaient envisager sérieusement ce travail des idées qui se fait autour de nous, ils verraient apparaître de ces signes qui annoncent les révolutions!...

LA REINE, qui est entrée sans être aperçue de Barnave.

Eh bien ! monsieur, êtes-vous encore à songer à un de ces plaidoyers dont le bruit a retenti bien au delà du Parlement de Grenoble?...

BARNAVE.

Pardon, madame, je ne savais pas avoir l'honneur d'être si près de vous!... J'avais prié monsieur Cléry...

LA REINE.

De ne pas m'avertir de votre arrivée?... Monsieur Barnave, une fermière doit se montrer empressée envers ceux qui viennent la visiter dans sa retraite, et je ne suis, je ne veux être qu'une fermière à Trianon... Et, à ce propos, je vous ferai un reproche :

Vous venez ici bien rarement... Mais je comprends que vous préféreriez Paris et Versailles à une modeste bergerie...

BARNAVE, *riant.*

Ah! madame, c'est une bergerie dans le genre de celles de monsieur de Florian... M'avoir permis d'y pénétrer, c'était me traiter avec plus de bienveillance que de me donner mes grandes entrées à la cour...

LA REINE.

Oh! je sais que la cour ne vous plaît guère, et les courtisans encore moins...

BARNAVE.

C'est vrai, madame...

LA REINE.

Oui, vous êtes novateur... vous êtes partisan des maximes de monsieur Jean-Jacques Rousseau et des principes de monsieur de Voltaire... (*Souriant.*) En vérité, vous finirez par me compromettre; mon métier de reine ne me permet pas de penser comme vous... Vous rêvez, vous et beaucoup d'autres qui voulez nous rendre sérieux comme des Anglais...

BARNAVE.

Ou graves comme des Allemands,...

LA REINE.

Si c'est une allusion, je ne la relève pas, monsieur le philosophe, je suis Française, quoi qu'on en dise... vous ne me convertirez pas à vos doctrines...

BARNAVE.

Eh! madame, Dieu me garde de vous parler comme je parlerais au roi, s'il daignait m'admettre à la discussion, ou à une reine qui de même que votre mère, l'illustre Marie-Thérèse, ou Elisabeth d'Angleterre, porterait à elle seule le fardeau de la couronne... Vous êtes jeune, vous êtes...

LA REINE.

Je suis?...

BARNAVE.

Madame!...

LA REINE.

Achevez donc, puisque vous parlez à une fermière...

BARNAVE.

Vous êtes belle...

LA REINE.

Eh bien! mais, la reine ne vous en aurait pas voulu de lui dire cela... On est femme!...

BARNAVE.

Vous êtes entourée d'hommages... votre existence est semée

de plaisirs... votre puissance est sans égale... un mot, un regard de vous, c'est le bonheur ou le désespoir de tous ces courtisans qui se pressent sur vos pas... Vivez ainsi, madame... suivez ce chemin si facile et si doux!... Il ne m'appartient pas de jeter une parole austère à travers ces bruits de fêtes continuelles et ces voix caressantes qui ne chantent que le bonheur!... Si j'apercevais de loin un écueil sous les flots azurés où voguait le vaisseau de la royauté, resplendissant comme la trirème de Cléopâtre, je devrais me taire, car je n'ai point mission de parler... Et puis, d'ailleurs, comme la prophétesse antique, mon avertissement se perdrait au milieu des éclats de rire de l'incrédulité!...

LA REINE, *souriant*.

C'est bien possible, monsieur Barnave... Nous dirions même peut-être que vous laissez la plaidoirie pour le sermon... Croyez-moi, tout va bien... il y a, il est vrai, quelques cerveaux un peu malades d'innovations... tenez, comme le vôtre; mais, à part cela, je vous assure qu'on aurait tort de ne pas se distraire, s'égayer même, et de négliger ce que le ciel nous a donné, avec quelque intention sans doute, la jeunesse, la fortune et le pouvoir... A propos, et vos protégés de Grenoble?

BARNAVE.

Madame, c'était d'eux que je voulais vous parler aujourd'hui... Cette famille a été rendue au bonheur que lui avait ravi un injuste arrêt... Le chancelier a suivi promptement vos volontés à cet égard... Réjouissez-vous donc, madame, vous avez tari la source de bien des larmes et de cruels regrets... Quant à moi, je ne saurais oublier que lorsque je suis allé en appeler auprès de vous du sort de cette famille iniquement condamnée, il m'a suffi d'un mot pour exciter votre pitié... je dois me souvenir que c'est mon invocation à votre justice et à votre bonté qui m'a valu l'honneur d'être distingué de vous...

LA REINE.

Allons, monsieur Barnave, ne soyez pas si modeste... Nous avions souvent entendu parler de vous par le gouverneur du Dauphiné... (*souriant*) et j'étais un peu curieuse de vous voir... Retournez-vous bientôt à Grenoble?

BARNAVE.

Oui, madame.

LA REINE.

A propos, êtes-vous marié? (*Elle se met à cueillir des fleurs.*)

BARNAVE.

Non, madame.

LA REINE, *se retournant et le regardant*.

Au fait, vous êtes encore bien jeune... (*Barnave est resté pen-*

sif.) Voyons, aidez-moi un peu... Tenez ceci, que je fasse un petit bouquet... (*Elle met quelques fleurs entre les mains de Barnave qui paraît tout ému, mais sans que la Reine s'en aperçoive.*) Je le porterai au roi. Après cela, il n'a pas une grande passion pour les fleurs... ce n'est pas assez positif pour lui... Celle-ci est bien jolie, n'est-ce pas? (*Elle est très-près de Barnave, dont l'agitation s'est accrue.*)

BARNAVE, *distrain.*

Qui, madame?... Ah! pardon! cette fleur?... oui, elle a beaucoup d'éclat.

LA REINE.

De l'éclat! mais pas du tout, ce n'est pas par là qu'elle brille; c'est par toutes ces nuances si délicates. Regardez... mais, approchez donc... c'est par sa forme si élégante et ses petites feuilles si gentiment disposées autour d'elle. Ah! voici M. de Lauzun et ma chère Polignac! (*Barnave, qui s'est éloigné de la Reine, reste un moment comme absorbé dans ses pensées. La Reine ne s'est pas aperçue de son trouble.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, DE LAUZUN, M^{me} DE POLIGNAC.

LA REINE, à de Lauzun.

Tout va-t-il bien à la laiterie?

DE LAUZUN.

Admirablement, madame.

M^{me} DE POLIGNAC.

Oui, mais il faut vous dire que M. de Lauzun n'y est pas resté longtemps. Je m'en doutais, car j'avais peu de confiance en ses inclinations champêtres.

DE LAUZUN.

Madame, je vous assure que je me suis abreuvé de lait, et j'en suis pour ce que j'ai dit : Me voici prêt à me faire berger... Où sont les moutons? que je les mène paître...

LA REINE.

Ah! eh bien, vous devriez aller prendre pour cela votre uniforme de colonel. Décidément, ne forcez point votre nature; vous n'êtes pas né pour la pastorale. A cet égard, je croirais plutôt en vous, monsieur Barnave...

BARNAVE.

Madame...

DE LAUZUN.

Ah! monsieur est bien heureux; il n'a pas besoin de grands

efforts pour faire sa cour... il lui suffit d'aimer la vie champêtre...

BARNAVE.

Pardon, monsieur le duc ; mais, au risque de ne pas faire ma cour, comme vous dites, je ne me donne point pour un berger de bucoliques ou un pasteur des temps primitifs... Ma profession, mes travaux, ne me permettent guère les loisirs de la campagne ; mais j'estime un agriculteur au niveau de quelque citoyen que ce soit, et j'approuve beaucoup ceux qui préfèrent la vue des fleurs au spectacle d'un monde toujours fertile en déceptions.

LA REINE, à de Lauzun.

Ah ! ah ! que répondrez-vous ?

DE LAUZUN.

Je répondrai, madame, que si monsieur n'est pas encore des États généraux, il peut espérer d'y arriver plus tard.

BARNAVE.

Et ce sera pour moi, monsieur le duc, un grand honneur obtenu, un grand devoir à remplir.

LA REINE.

Prenez garde, messieurs, M. de Florian, s'il vous entendait, trouverait que vous ne parlez plus le langage de la localité... Venez avec moi ; je veux vous consulter sur certains changements que j'ai projetés dans quelques parties de ma ferme... venez ! (*A Lauzun qui a pris le bouquet que la Reine avait posé sur une caisse.*) Mais, monsieur le duc, vous prenez sans façon le bien d'autrui... ce bouquet est à moi...

DE LAUZUN.

Je le savais, madame.

LA REINE.

Alors, c'est pour me le rendre ?

DE LAUZUN.

Vous l'aviez abandonné... Une reine ne doit pas reprendre le bien qu'elle a laissé tomber...

LA REINE.

Alors, gardez-le...

BARNAVE, à part, en les suivant.

Ce bouquet... moi aussi, je savais qu'elle l'avait posé là !... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

CLERY, puis DE VALORY.

CLÉRY.

Il m'avait semblé voir, à la porte d'entrée, un piqueur à la

livrée royale... ou, si je me suis trompé, c'est un domestique appartenant à des curieux et à des indiscrets d'un ordre plus élevé que ceux qui rôdent habituellement autour de nous... Il faut que je sache... Ah! monsieur de Valory,

DE VALORY.

Monsieur Cléry, le roi vient d'arriver à Trianon.

CLÉRY.

Ah!... Il n'avait pas annoncé qu'il y viendrait aujourd'hui, cela me surprend. Il n'est pas gai depuis quelque temps, ou, pour mieux dire, il est encore plus sérieux que par le passé... Eh! que vous semble de sa disposition d'esprit?

DE VALORY.

Ma foi, il m'a paru assez porté à donner ses coups de boutoir. Mais, pardon, je vais prévenir la reine...

CLÉRY.

Non, rien ne presse... Elle ne peut tarder à revenir.

DE VALORY.

Vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire, monsieur Cléry, et je m'en rapporte à vous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOUIS XVI, DE MOUTIER, DE MALDEN, LOUISE.
(*Le Roi entre suivi de M. de Malden. Il marche lentement, et, après avoir fait quelques pas, il s'arrête et regarde vaguement devant lui; puis, s'apercevant qu'on l'examine, il prend la parole avec une sorte de brusquerie.*)

LOUIS, regardant les Gardes du corps et cherchant à se rappeler leur nom.

Monsieur de... Malden... monsieur... de...

DE VALORY.

De Valory, sire.

LOUIS.

Oui, c'est bien... oui, c'est vous que j'ai désignés pour venir ici le plus souvent possible... toujours même, s'il le faut... (*A part.*) Ils ont de la réserve dans leurs allures... et puis j'y suis accoutumé. (*Haut.*) Pourquoi donc y avait-il tant de monde à la porte de Trianon? Il y avait certainement beaucoup de monde.

DE VALORY.

Sire, on se sera assemblé pour voir arriver votre majesté.

LOUIS.

Ah!... (*Il fait quelques pas, et se retournant vers les Gardes.*)
Votre service n'est pas trop pénible ici?

DE VALORY.

Non, assurément, sire, et nous sommes prêts à prouver notre zèle par une plus grande fatigue et tous les périls qu'il vous plairait de nous faire affronter.

LOUIS.

On appelle ceci une ferme, une cabane... c'est se montrer bien facile à l'illusion... Cléry, quels sont les bergers et les bergères qui se trouvent en ce moment à Trianon?

CLÉRY.

Sire, il y a madame la comtesse de Polignac, M. de Lauzun et M. Barnave.

LOUIS, s'asseyant, à part.

M. de Lauzun... (Haut.) Cléry?

CLÉRY, s'approchant.

Sire.

LOUIS.

Je vous dirai que ces gens qui étaient là, tout à l'heure, à l'entrée de Trianon, avaient un air bien singulier. (Se vanisant.) Après cela, non, je me suis trompé... (Avec humeur.) N'y pensons plus! (A part.) La reine n'a jamais voulu me croire... cette retraite fait trop parler... (Moment de silence. — Se levant et allant à une porte dont il fait jouer la serrure avec attention.) Ah! ah! (Il ouvre la porte et regarde à l'intérieur.)

LOUISE, s'approchant de Cléry vivement et avec précaution, bas.

Monsieur Cléry!

CLÉRY, de même.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

LOUISE.

Un groupe assez nombreux est à la porte d'entrée, et j'ai entendu des propos... Ah! monsieur Cléry, j'en suis toute émue... On chante une chanson injurieuse pour la reine... On devrait chasser ces misérables.

CLÉRY.

Chut!... J'irai par là tout à l'heure... ne dites rien.

LOUIS, refermant la porte.

Cléry!

CLÉRY.

Sire.

LOUIS:

C'est Gamin qui a fait cette serrure, n'est-ce pas?

CLÉRY.

Oui, sire.

LOUIS, *se déridant.*

Je l'aurais parié!... j'ai deviné l'ouvrier à son œuvre... je m'y connais... (*A part et avec humeur.*) Si j'avais le temps!... mais, non... Lorsque j'en ai fini avec mes ministres, il me survient à chaque instant de nouveaux tracassés. Des réceptions, des fêtes, tout un monde autour de moi; un monde curieux, gênant, attentif à la moindre démarche!... Jusqu'à mes études de géographie que je n'ai pas pu reprendre depuis trois jours au moins!... Heureux mon frère d'Artois si insouciant! Heureux mon frère de Provence, qui peut se faire savant tout à son aise! Ils vivent tous deux comme ils l'entendent! Moi, j'ai mon métier de roi... oui, et un grand pouvoir, en vérité!... Je suis l'esclave de mille tyrannies... Et même dans mon intérieur, je n'obtiens que ce qu'on veut bien accorder... Trianon, par exemple! Un bourgeois ferait comprendre à sa femme qu'il y a inconvénient à garder telle ou telle campagne, telle ou telle propriété... mais, la reine! la reine!... Pourquoi suis-je ici ce matin? Parce que hier il m'est encore revenu que dans le public on s'occupait trop de cette ferme, comme disent les courtisans, les uns par flatterie, les autres par dérision. Eh bien! mais c'était inutile de venir; je n'apprendrai rien, je ne verrai rien de nouveau! (*On entend des voix et des rires dans la coulisse.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA REINE, M^{me} DE POLIGNAC, DE LAUZUN, BARNAVE.

LA REINE, *entrant sans voir le Roi, à Lauzun et à Barnave.*

Allons, allons, j'ai envie de me faire reine pour un instant afin de vous ordonner de mettre fin à vos querelles.

DE LAUZUN.

Madame, il n'est pas nécessaire de recourir à votre autorité... il suffit d'un désir exprimé par vous... j'abjure toute hostilité... Et vous, monsieur Barnave?

BARNAVE.

Moi, monsieur le duc, je n'ai jamais de rancune pour de futiles discussions.

LA REINE.

Le roi!... (*Allant à Louis.*) Vous étiez ici, et je ne le savais pas!...

CLÉRY, *bas à Louise.*

Suivez-moi... venez!

SCENE XIV.

LES MÊMES, moins CLÉRY et LOUISE.

LOUIS, après un moment de silence.

Ce n'était pas la peine qu'on vous envoyât chercher, qu'on vous dérangeât... D'ailleurs, il y a peu de temps que suis ici.

LA REINE.

Ah! c'est bien à vous d'être venu me surprendre dans ma ferme.

LOUIS.

Une ferme!... Tout le monde n'appelle pas ainsi cette retraite!

LA REINE.

Mon Dieu, vous voilà encore préoccupé de quelques sots discours.

DE LAUZUN.

Sire, laissons dire les méchants et ne leur donnons pas le plaisir d'avoir égard à leurs billevesées...

LOUIS.

Eh! mon Dieu, monsieur de Lauzun, il est bon de ne pas trop céder aux mauvais bruits, mais il y a aussi inconvenient à vouloir se mettre trop au-dessus de l'opinion...

DE LAUZUN.

Ma foi, quant à moi, je ne m'en inquiète guère...

LOUIS.

Je le sais bien, vous avez une facilité de mœurs, une légèreté de caractère... Enfin, oui, peu vous importe!... (*S'apercevant qu'on l'écoute avec attention, et prenant une expression de contrainte et de timidité.*) M^{me} de Polignac, je vous salue.

M^{me} DE POLIGNAC.

Sire...

LOUIS.

Dites vrai, vous préférez les grands appartements de Versailles à Trianon?

M^{me} DE POLIGNAC.

Sire, j'accompagne partout la reine avec plaisir, avec bonheur...

LOUIS.

Oui, mais... (*Il fait quelques pas.*)

LA REINE.

Voyons, sire, le calme dont on jouit ici, cette verdure, les fleurs, tout cela ne vous fait-il pas comprendre qu'on se plaise dans cette solitude?...

LOUIS

Moi, je comprends une ferme habitée par des fermiers, une bergerie avec de vrais bergers... enfin, voulez-vous que je vous dise ? Depuis que Parmentier m'a démontré l'excellence de sa découverte, et que j'ai mis, pour imposer silence aux détracteurs, une fleur de sa plante à ma boutonnière, je ne vois jamais un grand espace de terrain comme celui qui nous entoure, sans regretter qu'il ne soit pas couvert de pommes de terre...

LA REINE, *lui prenant le bras et s'écartant un peu avec lui.*

Louis, vous êtes trop sérieux...

LOUIS.

Et vous trop irréflectie...

LA REINE.

Tout n'est-il pas ici d'une simplicité...

LOUIS.

Il n'y a pas de simplicité avec des colonels de hussards...

LA REINE.

Vous aimez à me chagriner... mes plaisirs les plus innocents vous font ombrage...

LOUIS.

A moi, non... aux autres, oui...

LA REINE.

Puisque je suis heureuse ici, cela ne doit-il pas suffire ?

LOUIS.

Je vous dis qu'à tort ou à raison on s'occupe trop de cette retraite.

LA REINE, *avec une expression graduée.*

Eh ! que m'importe en définitive ?... Je suis forte de ma conscience, et je ne veux pas céder à la calomnie !

LOUIS.

Vous ne voulez pas ?

LA REINE, *le regardant fixément.*

Non... je ne veux pas !

LOUIS, *dominé.*

Eh bien ! qu'il soit fait selon votre volonté.

LA REINE.

Dites au moins un mot à monsieur Barnave qui va retourner dans sa province.

LOUIS, *embarrassé.*

Oui... monsieur Barnave.

BARNAVE.

Sire...

LOUIS.

Avez-vous entendu monsieur de Malesherbes lorsqu'il a parlé dernièrement devant toutes les chambres assemblées?

BARNAVE.

Oui, sire, et j'ai admiré cette parole, mélange rare d'une saine raison et d'une vive éloquence.

LOUIS.

Voilà un homme qui, tout en admettant le progrès, veut qu'on ne se hâte pas trop et qu'on respecte les bonnes traditions... Le jeune barreau ne pense pas ainsi.

BARNAVE.

Sire, nous pensons que l'humanité va toujours en avant, et que le temps, dans sa marche, ouvre des voies nouvelles où il est sage d'entrer, et qu'il est imprudent de méconnaître.

LOUIS.

Ah! oui, philosophie!... Et philosophe!...

DE LAUZUN, *bas à la Reine.*

Vous êtes triste, madame?

M^{me} DE POLIGNAC, *de même.*

Qu'avez-vous?

LA REINE.

Rien!

LOUISE, *dans la coulisse.*

Messieurs! messieurs les Gardes!

TOUS.

Qu'y a-t-il?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Ne vous alarmez pas, ce n'est rien... (*Aux Gardes.*) Seulement, messieurs, allez, je vous prie, à la porte d'entrée... Ces vilaines gens pourraient revenir... (*Les Gardes sortent.*)

LA REINE.

Qu'est-ce donc, mon enfant?

LOUISE.

Ne craignez rien... la blessure de monsieur Cléry n'est pas grave.

LA REINE.

Cléry blessé!...

LOUISE.

Ce n'est rien... il va venir ici.

LOUIS.

Que s'est-il donc passé?

LOUISE.

Mon Dieu! sire, il y avait contre les murs des jardins des hommes rassemblés qui parlaient de Trianon, du roi, de la reine en mauvais termes.

LOUIS.

Ah!

LOUISE.

Il y en avait un qui s'est mis à chanter une chanson... contre...

LA REINE.

Contre qui?

LOUIS.

N'importe, madame!

LOUISE.

Monsieur Cléry est survenu... il leur a ordonné de s'éloigner... quelques-uns ont obéi; d'autres ont résisté... Une querelle s'est élevée entre le plus mutin et monsieur Cléry, qui a reçu une pierre au front.

LA REINE.

Ah! mon Dieu! ce bon Cléry!... mais où donc est-il?

LOUISE.

Tenez, madame, le voilà qui vient!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, CLÉRY, LES GARDES.

DE VALORY.

Sire, cet attroupement, peu nombreux du reste, s'est éloigné.

CLÉRY.

La curiosité seule avait réuni quelques passants.

LA REINE.

Voyons, Cléry, voyons votre blessure...

CLÉRY.

Madame, je vous proteste qu'il n'y a pas à s'en occuper.

LA REINE.

Pourquoi aussi s'attaquer à ces gens-là?

CLÉRY, *bas*.

Madame, ils vous outrageaient de leurs paroles.

LOUIS, *de même*.

Que vous dit-il?

LA REINE.

Rien.

LOUIS.

Eh bien! c'est qu'il ne veut pas dire ce que le lieutenant de

police aurait pu vous apprendre depuis longtemps... Oui, Trianon est chansonné... Et l'on ne vous épargne pas.

LA REINE, *ramenant vivement Louis.*

Et on ne les a pas châtiés?

LOUIS.

Qui ?

LA REINE.

Les misérables qui vous insultent en m'insultant...

LOUIS.

Madame, toute ma puissance n'y suffirait pas... Souvenez-vous qu'une reine est condamnée à vivre au grand jour, et que lorsqu'elle est jeune et belle on ne veut pas croire à une retraite innocente ni à d'innocentes distractions!...

LA REINE.

C'est bien... Il faut donc leur céder! (*Haut.*) Messieurs, nous ne reviendrons plus à Trianon... je vous l'annonce.

TOUS, *avec surprise.*

Ah!

LA REINE.

Non, messieurs, non, il n'est pas permis à la reine de France de vivre un peu, quelques instants, pour elle-même et pour ses amis..... Nous allons retourner à Versailles..... (*A Louis, avec amertume*) Pensez-vous qu'on nous autorise à y rester encore, à Versailles? Ce séjour-là ne deviendra-t-il pas suspect, lui aussi?

LOUIS, *avec humeur.*

Je n'en sais rien.

LA REINE, *bas à Cléry.*

Cléry, ne cherchez plus à me défendre désormais, vous auriez affaire à trop d'ennemis, à ce qu'il paraît. (*A M^{me} de Polignac.*) Venez, mon amie.

DE LAUZUN, *bas à la Reine.*

C'est de la tyrannie qu'on vous fait subir, madame.

LA REINE, *de même.*

Monsieur le duc, une reine ne doit pas se plaindre... (*Haut.*) Suivez-moi, Cléry... (*Elle rentre avec M^{me} de Polignac, Cléry et Louise.*)

LOUIS, *qui était pensif, à part.*

Il y aura encore des reproches, des récriminations!... (*Haut aux Gardes.*) Messieurs, vous direz à la reine que je suis parti, qu'on m'attendait à Versailles... Je vous salue, messieurs. (*Il sort. Les Gardes le suivent. Se retournant.*) Merci! merci!...

DE LAUZUN, *riant.*

Eh! eh!... Mariez-vous donc! (*A Barnave.*) Qu'en dites-vous, monsieur?

BARNAVE.

Je dis, monsieur le duc, qu'au temps où nous vivons, c'est un pénible métier que le métier de roi!... (*Ils se saluent. — Le rideau tombe.*)

ACTE II.

DEUXIEME TABLEAU.

Un salon du château de Versailles.

SCENE I.

LA REINE, M^{me} DE POLIGNAC, CLÉRY, BERTRAND DE MOLLEVILLE, HOMMES ET FEMMES de la cour; UN GARDE DU CORPS, en faction au fond de la scène, UN DOMESTIQUE à l'entrée pour annoncer. Au lever du rideau, la Reine est assise, ainsi que M^{me} de Polignac, placée à côté d'elle; les autres personnages, debout, sont diversement groupés.

LA REINE.

Ainsi donc, mon bon Cléry, tout ce que j'ai demandé pour la réception de ce soir sera prêt à l'heure indiquée?...

CLÉRY.

Oui, madame...

LA REINE, à M^{me} de Polignac.

Et vous, ma chère, n'aviez-vous pas donné aussi à Cléry quelques commissions pour Paris?

M^{me} DE POLIGNAC.

Certainement, et il s'en est acquitté avec son obligeance et son exactitude ordinaires... J'ai là tous les chiffons que j'avais demandés...

LA REINE.

Pardon, monsieur de Molleville. Vous trouvez sans doute que nous nous occupons beaucoup trop de futilités en présence d'un grave ministre?

DE MOLLEVILLE.

Au contraire, madame, je voudrais qu'on suivît davantage l'exemple que donne votre majesté... Je crois qu'on devient trop sérieux en France...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le duc de Lauzun...

LA REINE.

Ah! par exemple, voici quelqu'un que vous n'accuserez pas d'austérité...

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE LAUZUN.

DE LAUZUN, *après avoir salué.*

Monsieur de Molleville, je vous ai vu sourire à mon entrée... J'étais sans doute le but de quelque méchanceté ; il faut qu'elle ait été bien appliquée pour dérider ainsi un ministre de l'intérieur...

DE MOLLEVILLE.

Sa majesté nous disait qu'on ne saurait vous accuser d'austérité voilà tout.

DE LAUZUN.

C'était justice, et je ne me plains pas d'être apprécié...

M^{me} DE POLIGNAC.

Monsieur de Lauzun ne veut pas être en retard pour la réception de ce soir, à ce qu'il paraît ?

DE LAUZUN.

Dieu m'en garde, madame !... Je sais que j'arrive trop tôt... Mais j'ai espéré qu'on me recevrait un peu avant tout le monde, et je me suis hasardé.

LA REINE.

Voyez donc, ma chère Diane, regardez donc cette magnifique plume de héron !

M^{me} DE POLIGNAC.

Elle est superbe... on n'en saurait trouver de pareille...

LA REINE.

Monsieur le duc, c'est bien peu généreux de votre part... Nous éclipser ainsi !...

DE LAUZUN.

Madame, je connaissais la valeur de cette plume, mais je n'aurais pas espéré pour elle le succès qu'elle obtient... Désormais, elle est inappréciable.

LA REINE.

Je vous réponds que toute la cour l'admira ce soir.

DE LAUZUN.

Vous voyez, monsieur de Molleville, il y a encore de l'espoir... la politique ne nous absorbe pas complètement.

DE MOLLEVILLE.

Et pourtant, monsieur le duc, on s'en occupe beaucoup à Paris...

DE LAUZUN.

Oui, on en fait partout, à ce qu'on prétend, car, pour moi, au premier mot là-dessus, je prends la fuite.

M^{me} DE POLIGNAC.

Pourtant ce matin, ici, on parlait de quelque agitation dans Paris, des mesures que prenait monsieur de Besenval pour les troupes qu'il commande, et vous étiez de la conversation.

DE LAUZUN.

Oui, madame, mais je n'ai pas dit un mot, et, pour ne pas entendre, je n'ai pas écouté... Même, si vous vous en souvenez, je tenais un journal.

LA REINE.

Un journal politique ?

DE LAUZUN.

Politique, comme je l'entends... Oh ! c'est une feuille parfaite ; elle ne rapporte pas un seul discours de ces messieurs de la Constituante, lesquels sont trop exigeants, en vérité... Il faudrait, pour leur plaire, les entendre parler d'abord, puis lire leurs tirades, puis enfin argumenter là-dessus à perte d'haleine et de raison... Ma feuille, à moi, ne s'alourdit pas de ce bagage ; elle me conserve la vie que nous menions tous autrefois... elle me raconte les succès des nymphes de l'Opéra... Rassurez-vous, mesdames ; vous n'aurez pas besoin d'éventail ; nous avons ici un ministre... Elle me tient au courant des fêtes qui se donnent encore, par-ci, par-là... Elle me parle de maris malheureux, et de femmes qui se laissent consoler... Enfin que vous dirai-je?... Elle est un agréable contraste de ces gazettes qui se croiraient perdues et deshonorées si elles étaient amusantes, une fois par hasard.

LA REINE.

Alors, monsieur le duc, j'espère que votre journal de prédilection ne nous traitera pas sans merci pour nous être donné un peu de distraction à Versailles...

DE LAUZUN.

C'est juste et sagement pensé, madame ; si tout le monde était en train de danser, il est clair qu'il n'y aurait personne dans les émeutes...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Malesherbes !

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE MALESHERBES.

(*Malesherbes est salué par tout le monde avec des marques d'un grand respect. La Reine se lève et fait quelques pas au-devant de lui.*)

MALESHERBES, *s'inclinant.*

Madame...

LA REINE, *lui donnant sa main à baiser.*

Ah! monsieur de Malesherbes, je suis fâché contre vous... Il faut donc que le roi vous appelle auprès de lui pour qu'on vous voie un instant à Versailles?

MALESHERBES.

Madame, ce reproche m'est si doux à entendre, qu'en vérité je ne puis regretter de l'avoir encouru... Mais je suis un magistrat vivant volontiers parmi ses livres, et souvent retenu par les devoirs de sa charge... Je suis vieux, et (*regardant autour de lui*) il ne m'appartient guère de me mêler à ce monde brillant qui vous entoure.

DE LAUZUN.

Pourquoi donc? A votre place, moi, j'aurais besoin d'oublier de temps en temps les discours, les gestes, les contorsions des avocats, et les grimaces de ceux qui ont perdu leur cause.

LA REINE, *à Malesherbes.*

Vous trouverez toujours ici l'amitié empressée, les marques de respect que vous méritez si bien... Chacun sait que, pour le roi et pour moi, vous êtes un ami!

MALESHERBES.

Madame, ce titre me touche le cœur autant qu'il m'est honorable, et, pour m'en montrer digne, il n'est aucun acte de dévouement auquel je ne sois préparé. Permettez-moi de le dire, car c'est un privilège de mon âge et de mon attachement, vous et le roi, je vous ai toujours suivis d'un regard... paternel. Lui, depuis que je l'ai vu grandir, calme et austère dans sa vertu, au milieu d'une cour où de tristes exemples, venus du trône même, n'altéraient point la sérénité de son âme et la sagesse de ses mœurs... Vous, madame, depuis que je vous ai vue arriver, enfant encore, au milieu de ce peuple qui vous adoptait avec enthousiasme, et à qui vous disiez que vous vous étiez faite Française en passant notre frontière...

LA REINE, *tristement.*

Il y eu a qui l'ont oublié, mais, moi, jamais.

MALESHERBES.

Madame, c'est un rude fardeau que la couronne, et Dieu mesure souvent les épreuves à la grandeur! Cependant, songez-y, les agitations populaires, c'est la tempête dans les airs... Violente quelquefois, mais passagère... Cette nation est légère, inconsidérée, un peu folle par-ici (*mettant la main sur son front*), mais toujours bonne et généreuse par-là!... (*Il met la main sur son cœur.*) Des jours meilleurs viendront. (*A Lauzun.*) Pardon, monsieur le duc, j'ai un peu plaidé, ce me semble?

DE LAUZUN.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai que je vous ai entendu

avec plaisir ; car si je suis un peu fou, moi aussi, en ma qualité de Français, ma mauvaise tête ne m'empêche pas de sentir ce qui va au cœur et ce qui en vient.

SCENE IV.

LES MÊMES, CLÉRY.

LA REINE.

Ah ! que nous veut Cléry ?

CLÉRY.

Le roi fait appeler messieurs de Malesherbes et Bertrand de Molleville.

SCENE V.

LES MÊMES, moins MALESHERBES et MOLLEVILLE.

LA REINE.

Cléry ?

CLÉRY.

Madame...

LA REINE.

Où sont mes enfants ?

CLÉRY.

Le dauphin vient de prendre une leçon de géographie dans le cabinet du roi ; M^{me} de Tourzel est venue le chercher, avec M^{me} Royale, pour rentrer dans leurs appartements.

LA REINE.

Le roi a-t-il bien passé la nuit ? Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui...

CLÉRY.

Madame, la santé du roi est excellente...

DE LAUZUN, bas, à M^{me} de Polignac.

Parbleu ! il dort si bien...

M^{me} DE POLIGNAC, de même.

Et vous ?...

DE LAUZUN, de même.

C'est selon...

LA REINE.

Messieurs, mesdames, que je ne vous retienne pas... Vous êtes libres jusqu'à notre soirée... Polignac et moi, nous allons essayer de nous faire passables... (*Tout le monde salue et sort. A Lauzun qui reste.*) Eh bien ! monsieur le duc ?...

DE LAUZUN.

Pardon, madame, mais je n'ai pas d'asile pour le moment...

LA REINE.

Oh ! le Château est assez grand... Après cela, restez, si bon vous semble... mais vous serez seul...

DE LAUZUN.

Avec mes pensées...

LA REINE, *riant*.

Oui, solitude complète...

LE DOMESTIQUE, *annonçant*.

M. Barnave!

DE LAUZUN.

Ah ! voilà qui me décide... Cet homme-là me gêne... Il a une manière d'avoir raison que je ne puis pas souffrir... (*Barnave est entré. Lauzun sort après avoir salué.*)

SCENE VI.

LA REINE, M^{me} DE POLIGNAC, BARNAVE.

LA REINE.

Monsieur, nous regrettons de ne pouvoir vous tenir compagnie pour le moment, mais nous recevons ce soir...

BARNAVE.

Madame, je n'aurais pas pris la liberté de me présenter ainsi devant vous sans avoir eu votre agrément... Je suis venu au Château pour solliciter du roi un moment d'entretien...

M^{me} DE POLIGNAC.

Mon Dieu, monsieur Barnave, je ne vous ai jamais vu cet air de préoccupation...

LA REINE.

Monsieur est si entièrement livré à ses travaux de législateur ! Le roi est avec MM. de Malesherbes et de Molleville... Cette entrevue finie, je ne doute pas qu'il vous reçoive... (*A part.*) Il est singulièrement agité en effet... (*Haut.*) Je ne voudrais pas être indiscrete, mais puis-je vous demander si ce que vous avez à dire au roi est de quelque gravité ?...

BARNAVE.

Je le crois, madame...

LA REINE, *bas*, à M^{me} de Polignac.

Ma chère, vous savez que je suis curieuse, laissez-nous un peu... (*M^{me} de Polignac sort.*)

SCENE VII.

LA REINE, BARNAVE.

LA REINE.

Je ne sais, monsieur, si vous êtes encore pour nous tel que

nous vous avons connu à Versailles... je dirai mieux, à Trianon... Mais, si c'est notre intérêt qui vous amène ici, j'en serai quelque peu surprise...

BARNAVE.

Pourquoi, madame ?

LA REINE.

Parce que, sans avoir jamais été, il est vrai, un partisan chaleureux de la royauté, vous êtes passé avec éclat sous un drapeau qui nous est bien hostile.

BARNAVE.

Peut-être, madame, ne distinguez-vous pas bien vos amis de vos ennemis.

LA REINE.

C'est là souvent le langage de ceux qui abandonnent...

BARNAVE.

Je n'abandonne pas mes souvenirs ; je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais que, dans un temps plus heureux, votre bienveillance s'arrêta sur moi.

LA REINE.

Oui, monsieur, dans des temps plus heureux!... Mais on veut tout changer en France, et je sais que l'hôte de Trianon monte souvent à la tribune pour y tonner contre la royauté !

BARNAVE.

Contre les abus, madame, contre les courtisans, qui vous cachent toujours le péril parce qu'ils ne le partageraient pas avec vous... Pensez-vous que je ne savais pas que mon attitude actuelle me ferait méconnaître et me vaudrait le reproche d'être ingrat ? Ingrat ! non, non !... Ce que j'ai voulu, ce que je veux, c'est que vous et le roi vous vous entendiez avec la nation ; car il y a danger à rester ainsi dans le désaccord...

LA REINE.

En vérité, monsieur, je regrette que M. de Lauzun ne soit plus là .. il adoucirait un peu la teinte foncée de votre discours. Quant à moi, je sais que la jeunesse est enthousiaste, et que la politique, elle aussi, peut devenir une passion... voilà pourquoi je suis un peu indulgente. (*Elle va pour sortir.*)

BARNAVE.

Madame... madame !

LA REINE.

Pardon, monsieur ; mais une femme traite sa toilette avec quelque importance... et je vais à ma toilette. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

BARNAVE *seul*, puis LOUIS XVI, MALESHERBES et MOLLEVILLE.

BARNAVE.

Ah ! je voudrais ne l'avoir pas revue ! Elle regrettait, disait-elle, que ce Lauzun ne fût plus là !... En effet, son langage lui va mieux que le mien. Il a le secret de ces flatteries auxquelles se prend toujours une femme jeune et belle ! Et moi, je viens là, apportant de sombres prédictions à travers des préparatifs de fêtes et de plaisirs !... Pauvre insensé ! fuis-la, cette reine, qui ne saura jamais... Et que suis-je pour elle ?... Elle rirait, ainsi que tout à l'heure, si je lui disais une des mille pensées que j'essaie de me cacher à moi-même, et que j'emporte toujours avec moi, comme un trait fatal, soit que je me réfugie dans la solitude, soit que je me jette dans toutes les agitations du dehors. (*La porte de l'appartement du roi s'ouvre.*) Le roi ! (*Il se remet, s'écarte un peu, et n'est pas vu d'abord des personnages qui entrent.*)

LOUIS.

Oui, messieurs, ma détermination est bien prise ; ne craignez pas que je revienne sur les résolutions que nous avons arrêtées ensemble... Vous m'avez fait comprendre que, se montrer faible en certaines occasions, c'est reculer à l'extrême les limites de la licence... Et puis, écoutez-moi, ce portrait de Charles I^{er} que vous avez vu là, dans mon cabinet, je le regarde souvent... je songe à cet infortuné monarque, et je me dis que s'il avait opposé la fermeté aux prétentions toujours croissantes du parlement, il n'aurait pas vu se dresser devant lui l'implacable figure de Cromwell et le bourreau masqué de Whitehall. (*Apercevant Barnave qui s'est tenu à l'écart.*) Nous ne sommes pas seuls, messieurs.

DE MOLLEVILLE.

Ah ! oui, monsieur Barnave. (*A Barnave.*) Que désirez-vous, monsieur ?

BARNAVE.

Pardon, c'est pour parler à Sa Majesté que je suis venu, et je n'ai pas songé à prendre un intermédiaire.

LOUIS.

Qui vous envoie ?

BARNAVE.

Personne, sire... Autrefois, votre bonté m'avait donné mes entrées à la cour... J'en ai peu usé dans vos jours de bonheur, j'en profite pour venir à vous dans des circonstances difficiles.

DE MOLLEVILLE.

Monsieur, le roi a ses conseillers.

BARNAVE.

C'est bien pour cela que je suis ici....

MALESHERBES.

Messieurs !...

LOUIS.

Mais, enfin, je voudrais savoir ce qui vous amène... Vous ne venez sans doute pas de la part de l'Assemblée, car, en ce cas, vous ne seriez pas seule... (*A part.*) Encore des discussions !...

BARNAVE.

Sire, si un citoyen fidèle et dévoué a toujours le droit de montrer la vérité au souverain, mes paroles seront entendues, je l'espère !

DE MOLLEVILLE.

Ah ! voilà où nous en sommes venus... Vous traitez de puissance à puissance !

LOUIS.

J'aime à croire que nous n'en sommes pas encore là.... S'il y a une assemblée à Versailles, je pense qu'il y a aussi un roi.

BARNAVE.

Sire, je sais depuis longtemps que vous n'aimez pas les flatteurs ; mais la flatterie est si habile que tous les pièges lui sont familiers...

MALESHERBES.

Jeune homme, faites-vous ici des allusions ?

BARNAVE.

Ah ! monsieur, toute la France vous respecte, et nul plus que moi me rend justice à la noblesse de votre caractère.

DE MOLLEVILLE.

C'est probablement de moi qu'il s'agit... et je cède la place....

LOUIS.

Non, Molleville, ne vous éloignez pas... restez... (*A Barnave.*) Monsieur, ce que vous dites c'est de l'audace ou du dévouement.

BARNAVE.

C'est du dévouement, sire, et il m'en a fallu pour encourir votre colère... mais j'ai consulté ma conscience, et je me suis juré de venir vous dire qu'on vous poussait dans une voie périlleuse...

DE MOLLEVILLE.

Parce que l'on conseille à Sa Majesté de tenir tête aux empiétements de l'anarchie !

BARNAVE.

Parce qu'on ne laisse pas parvenir jusqu'au roi l'expression sincère de ce qui se passe !... Parce qu'on l'engage à fermer la

main au lieu de l'ouvrir à des concessions indispensables, j'ai suivi avec anxiété la marche tantôt sourde, tantôt éclatante des événements, je suis venu et j'ai pris ma part de la lutte, préoccupé à la fois des intérêts du peuple et du sort de la royauté... Je me suis écarté de vous, sachant bien que votre bienveillance s'était altérée; mais me voici, parce que je me suis promis de dire au roi la vérité quand même. Ecoutez-moi donc, sire... On ne joue pas avec la nation. Les trônes s'ébranlent quand ils n'ont plus pour base la volonté du peuple. Ne souriez pas avec cet air de dédain, monsieur de Molleville; joignez-vous à moi, monsieur de Malheshherbes. Ecoutez-moi, sire, et que mes paroles vous éclairent sur la situation... On vous abuse....

DE MOLLEVILLE.

Sur quoi, monsieur?... Sur ces agitateurs de tribune dont l'éloquence ne fera pas vivre longtemps les sophismes; sur ces agitateurs de la rue, que nous ferons, quand il nous plaira, rentrer dans le devoir?... Vous ne savez donc pas que nous avons entouré Paris d'un réseau de baïonnettes, et qu'il faudra bien enfin que force reste à la royauté!

BARNAVE.

Eh! Monsieur, vous ne savez donc pas, à votre tour, que ces agitateurs de tribune parlent à toute la nation qui les a envoyés et qui leur répond? Vous ne savez donc pas que ces agitateurs de la rue, c'est tout un peuple qui renverse, quand il le veut, les bastilles et toutes les forteresses?... On ne peut nier que le temps est arrivé d'accorder ce qu'exige une civilisation plus avancée... Cédez à propos pour qu'on n'en vienne pas un jour à vous dire: Il est trop tard!... On ne remonte pas le cours des âges, et lorsqu'un peuple s'éveille, on ne le fait pas rentrer de force dans le sommeil!

DE MOLLEVILLE.

Sire, ce qu'on vous dit là, ce n'est pas nouveau... C'est la doctrine d'une école qui prépare peut-être à la France des calamités inconnues... Opposez une digue au torrent!

BARNAVE.

Oui, et s'il la renverse, il n'aura plus de frein!

LOUIS.

Je sais bien que nous n'en sommes plus au temps où mon aïeul Louis XIV disait: L'état, c'est moi!... D'un autre côté, où s'arrêteraient les concessions?...

BARNAVE.

Aux justes limites d'un pouvoir modéré par des lois et des libertés en harmonie avec l'époque.

LOUIS.

Où peut-être, là où le parlement conduisit Charles I^{er}.

BARNAVE.

Non, sire ; il y aurait intelligence et sympathie entre la nation et Votre Majesté... Vous auriez écarté le péril et gagné en reconnaissance de la part de vos sujets...

LOUIS.

Monsieur Barnave, je vous reverrai... j'aviserai.

BARNAVE.

Quelques-uns de mes amis et moi, nous avons rédigé un exposé de la situation qui pourrait peut-être vous éclairer...

LOUIS.

Faites-le connaître à monsieur de Malesherbes, qui m'en parlera après l'avoir étudié...

BARNAVE.

Bientôt ?

MALESHERBES.

A l'instant, si vous voulez...

LOUIS.

Adieu, adieu, monsieur Barnave...

BARNAVE, *saluant.*

Sire, je vous remercie de m'avoir écouté... *(Il sort avec Malesherbes. Monde au fond.)*

LOUIS.

Voilà qu'on va encore se mettre en fête !... Ils ne pensent donc à rien de sérieux, mon Dieu ! Ils disent donc tous comme Louis XV : Après moi le déluge !... Venez-vous, Molleville ?

DE MOLLEVILLE.

Sire, je ne vous quitte pas... *(Ils sortent. Des Gardes, des Huissiers, des Domestiques arrivent, et, après eux, des Seigneurs et des Dames de la cour, etc. On dresse des tables de jeu.—Mouvement.)*

SCENE IX.

DE LAUZUN, GARDES, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, HUISSIERS, PAGES, DOMESTIQUES, puis, LA REINE ET M^{me} DE POLIGNAC.

UN HUISSIER.

La reine !

LA REINE.

Mes enfants dorment si bien qu'il n'y a pas à craindre de les voir réveillés par le bruit de la fête... Ah ! monsieur de Lauzun !

DE LAUZUN, *s'approchant.*

Madame...

LA REINE.

Vous voyez que je n'ai point tardé à me parer de votre présent...

DE LAUZUN, *à part.*

Elle me remercie devant trop de monde... (*Haut.*) Madame, je suis heureux que vous ayez daigné accepter cette plume.

LA REINE, *de plus près.*

C'était tout simple... elle m'a été envoyée par un sujet fidèle, par un serviteur dévoué.

DE LAUZUN.

Sans doute.

LA REINE.

J'y ai vu un hommage de suzerain à souveraine.

DE LAUZUN.

C'est vrai, madame,

LA REINE, *coquettement.*

Il n'y avait pas d'autre intention, j'imagine ?

DE LAUZUN.

Madame, vous connaissez ma naïveté...

LA REINE.

Oui, monsieur le duc, et cela me rassure. (*Elle s'éloigne.*)

DE LAUZUN, *à part.*

Oh ! les femmes !... Reines ou soubrettes, toujours un peu dans la comédie !

LA REINE.

Allons, on peut danser, on peut jouer... Voilà le jeu du roi ; il y viendra tout à l'heure, j'espère... Voici le mien... Monsieur de Lauzun, puisque vous êtes dans vos jours de largesse, mettez-vous là ; nous allons voir à vous faire perdre beaucoup. (*On danse au fond, ou dans les salons à côté. Des groupes sont formés diversement. On joue.*)

UN HUISSIER, *annonçant de la porte du cabinet du Roi.*

Son altesse royale madame Elisabeth. (*Les danses, les jeux cessent ; tout le monde se tient dans une attitude de respect. La Reine se lève et va au-devant de M^{me} Elisabeth à qui elle prend la main.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, M^{me} ELISABETH.

LA REINE.

Je suis heureuse de vous voir, ma sœur... Venez-vous une fois enfin partager nos plaisirs ?

M^{me} ELISABETH.

Madame; vous savez combien mes habitudes de retraite me rendent inhabile aux joies du monde... mais j'aime à voir cette expression de bonheur autour de vous. (*S'apercevant de l'attitude générale, et avec timidité.*) Oh! pardon, j'ai tout interrompu; mais j'ai dû passer par ici pour aller rejoindre le digne abbé Edgeworth de Firmont... Pardon!

LA REINE.

Un de vos entretiens pieux?

M^{me} ELISABETH.

Oui, madame... la religion, c'est ma vie... On est si heureux de prier pour ceux qu'on aime! (*Elle se lève, la Reine l'accompagne jusqu'à sa sortie; tout le monde reste incliné jusqu'à son départ.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, moins M^{me} ELISABETH.

DE LAUZUN.

Ah! si madame Elisabeth voulait tenir les cartes pour moi, je serais toujours sûr de gagner contre vous...

M^{me} DE POLIGNAC.

Vraiment?

DE LAUZUN.

Certainement, car je présume que le bon Dieu est de temps en temps plus fort que le diable.

M^{me} DE POLIGNAC.

Merci!

LA REINE, se remettant au jeu.

Voyons, monsieur de Lauzun; si nous pouvions vous ruiner! (*Les jeux, les danses recommencent.*)

DE LAUZUN.

Madame, depuis que mon cousin, le prince de Guéménée, a fait faillite de trente-deux millions, je tiens à mon argent beaucoup moins encore que par le passé. Cette catastrophe financière, comme on dit, m'a démontré l'inconvénient de thésauriser... On finit par vous considérer comme une espèce de commerçant, et, un beau jour, on vous met en banqueroute ni plus ni moins que si vous étiez un fripier des halles... Les recors ne respectent plus personne, et s'ils doivent jamais venir chez moi je désire qu'ils n'emportent que des coups de bâton.

LA REINE.

On évitera tout cela, on s'y prendra à temps pour vous faire interdire.

DE LAUZUN.

Comme fou ?

LA REINE.

Et dissipateur.

DE LAUZUN.

Madame, il y a prescription.

LA REINE.

Jouez donc et parlez moins. (*Il se fait un mouvement au fond; les danses se sont arrêtées; des domestiques sortent; on entend un bruit de voix.*) Qu'y a-t-il !

CLÉRY.

Madame, c'est M. Barnave qui accourt afin de parler au roi...

LAUZUN.

Ah ça, mais cet homme-là ne peut donc pas entrer tranquillement ? Il est tout seul à faire tant de bruit ?

CLÉRY.

Non, il n'est pas seul... Les nouvelles qu'il apporte ont rassemblé beaucoup de gens du palais.

LA REINE.

Quelles nouvelles ?... Cléry, allez avertir le roi !

SCENE XII.

LES MÊMES, BARNAVE, LE ROI, BERTRAND DE MOLLEVILLE.

BARNAVE, *entrant avec agitation, à la Reine.*

Pardonnez, madame, mais les événements qui se préparent m'autorisent peut-être à violer les lois de l'étiquette...

DE LAUZUN.

Mais, monsieur, l'étiquette a son bon côté... quelquefois.

LA REINE.

Silence, je vous prie, monsieur de Lauzun...

LE ROI, *entrant, à Barnave.*

Qu'y a-t-il encore, monsieur ? Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en revenir à notre entretien d'aujourd'hui... J'ai causé avec M. de Molleville... Je veux réfléchir encore... je... veux attendre.

BARNAVE.

Sire, je voudrais que nous en fussions encore à pouvoir attendre et réfléchir... Si les paroles que je vous ai fait entendre ce soir avaient été écoutées plus tôt, la situation serait peut-être moins grave... Je parle devant tous, il n'y a plus de secret, car chacun aura peut-être à pourvoir à lui-même... Il ne s'agit

plus d'une discussion de principes, de l'attaque ou de la défense de certains droits; il s'agit d'un fait matériel, hostile!... Une masse de peuple partie de Paris se dirige sur Versailles et menace le Château! (*Mouvement.*)

MOLLEVILLE.

Monsieur; vous êtes bien instruit?...

BARNAVE.

Mieux que vous, comme vous voyez... Je ne m'endors pas moi, et quand je vois fumer le volcan, je sais m'attendre à l'éruption...

LOUIS.

Qui vous a dit qu'on se portait sur Versailles?

BARNAVE.

Sire, les mouvements populaires s'annoncent de loin... Encore une fois, je suis bien informé... Ne doutez pas... le doute vous ferait prendre au dépourvu.

DE LAUZUN.

Jamais, monsieur, tant que nous serons là!

LA REINE.

Mais, monsieur, vous oubliez que les troupes de Besenval nous entourent comme d'un rempart!...

BARNAVE.

Madame, les rangs des soldats se sont ouverts devant le peuple, et s'ils ne s'étaient pas ouverts, le peuple les aurait forcés...

LOUIS.

Mais que veut-on enfin?..

BARNAVE.

Sire, on veut vous conduire à Paris...

LA REINE.

Ah!... comme des prisonniers, n'est-ce pas?... (*A Louis, avec fermeté.*) Vous êtes roi!... céder par une extrême bonté, ce n'est que de la faiblesse!... mais céder devant la force, c'est abdiquer sa dignité!...

LOUIS.

Madame, Dieu m'est témoin que je ne crains pas la mort; mais une lutte de souverain à sujets, c'est une lutte horrible... une lutte où chacun peut être parricide!

MOLLEVILLE.

Sire, monsieur Barnave s'est peut-être ému à tort... Serions-nous donc les derniers à apprendre ce qui nous vient de Paris?

BARNAVE.

Ah! vous doutez, monsieur, vous ne voulez pas croire!... (*Al-*

lant à une fenêtre et l'ouvrant.) Eh bien ! approchez, écoutez !... Entendez-vous au loin, ces milliers de voix qui n'en font qu'une, une voix pareille à celle de l'Océan qui monte?... c'est le peuple! (*Quittant la fenêtre.*) Et maintenant que je vous ai annoncé l'orage, je vais, moi que vous appelez tous l'ennemi de la royauté, défendre la royauté devant ce peuple qui ne vous connaît pas, vous, monsieur de Molleville. Je vais me placer, pour y mourir s'il le faut, à la porte de ce palais!... et, si je ne dois plus vous revoir, je vous laisse pour adieux ces paroles qui valent aujourd'hui qu'on y prenne garde : Il est temps de compter avec la nation !... (*Il salue et sort.*)

DE LAUZUN.

Pardieu !... je lui en veux moins !... il a de la verdure... Eh bien, messieurs, s'il faut se battre, cela fera avec le bal deux récréations dans la soirée !... (*Aux Gardes.*) Allons, messieurs, à notre poste !... (*Le bruit et les clameurs se rapprochent. — La Reine, au milieu du théâtre, attend avec une attitude de fermeté. — Le Roi, devant qui M. de Molleville veut se placer, écarte celui-ci en s'avançant.*)

LOUIS.

Laissez, monsieur de Molleville ; les ministres ne sont plus responsables quand le souverain est attaqué en personne !... (*M. de Lauzun et les Gardes défendent les entrées. Malgré la résistance, le Peuple envahit le salon. Lauzun, son sabre à la main, se pose devant le Roi, M. de Valory devant la Reine. M^{me} Elisabeth entre.*)

LE PEUPLE.

L'Autrichienne !... l'Autrichienne !...

LA REINE.

La reine de France, voulez-vous dire !... la voici !... (*Cris du Peuple qui avance encore en scène. La Reine recule un peu, et se plaçant devant une porte.*) Si vous n'obéissez plus ni au roi ni à la reine, si vous êtes maîtres de ce palais, si nous vous appartenons enfin, respectez au moins cette chambre où dorment mes enfants !... (*Le Peuple s'arrête. La Reine reste contre la porte ; les Gardes sont toujours en défense, ainsi que Lauzun. — Le Roi est digne et impassible ; M^{me} Elisabeth s'est agenouillée et prie. — Le rideau tombe, au moment où les gens du peuple inondent la scène et se jettent, les uns sur les fauteuils où ils s'étaient, les autres contre les portes des appartements.*)

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

SCÈNE I.

CLÉRY, M^{me} DE TOURZEL, FEMMES DE SERVICE.

(Les Femmes de service font des paquets de voyage; madame de Tourzel et Cléry surveillent ces préparatifs.)

M^{me} DE TOURZEL.

Non.. n'enfermez pas ce petit manteau et cette pelisse; c'est pour le Dauphin et M^{me} Royale... Maintenant, vous allez porter tout cela dans l'appartement de la reine... Je vous en prie, encore une fois, si M^{me} Morand vous adresse des questions, soyez prudentes dans vos réponses... Elle est bien loin d'avoir votre fidélité, et tout serait perdu si elle se doutait de nos préparatifs... Allez, mes enfants, allez!.. *(Les Femmes de service sortent.)* Ah! M. Cléry, je crains bien que cette femme n'ait des soupçons...

CLÉRY.

Pourquoi, madame ?.. J'espère que vous vous trompez...

M^{me} DE TOURZEL.

Elle ne cesse de rôder dans les Tuileries, avec un air d'inquisition... Elle vient nous parler, à la reine et à moi, sous les prétextes les plus futiles.. Ah! si nous avions pu la renvoyer...

CLÉRY.

C'eût été trop imprudent, à cause de ses relations au dehors, relations qui la protègent... Ah! je la crains comme vous... Certainement, si notre projet lui était connu ce serait déplorable!

M^{me} DE TOURZEL.

Heureusement nous touchons au moment que j'attendais, je l'avoue, avec une vive impatience...

CLÉRY.

Oui, madame, et j'espère que le voyage se passera sans accident...

M^{me} DE TOURZEL.

Vous ne paraissez point bien convaincu qu'il n'y ait pas danger.

CLÉRY.

Eh! mon Dieu, les mesures les plus prudentes peuvent échouer contre cette surveillance continuelle, minutieuse, qu'on exerce contre nous...

M^{me} DE TOURZEL.

Est-ce que vous croyez que toutes les précautions n'ont pas été bien prises ?

CLÉRY.

Oh ! jusqu'à présent tout va parfaitement, il me semble ; mais c'est une entreprise si importante, si délicate, le roi sortant des Tuileries, avec toute sa famille, pour se rendre jusqu'à la frontière !... songez donc qu'on le perd à peine un seul instant de vue ; l'assemblée législative le fait garder comme un otage, pour ainsi dire ; ici même, nous sommes incessamment épiés ; tous les soirs, lorsque le roi passe dans sa chambre, il est accompagné du commandant de la garde nationale ou de l'adjudant général, qui assiste à son coucher.. Tous ces empêchements peuvent être évités, je le sais ; ils le seront, je l'espère ; mais le moindre incident imprévu peut déranger toutes les combinaisons et amener de fâcheux résultats...

M^{me} DE TOURZEL.

C'est possible, mais il vaut mieux tout risquer que de continuer de vivre comme nous vivons, prisonniers !.. Le Dauphin, madame Royale !.. Pauvres enfants !..

CLÉRY.

Madame de Tourzel, tout le monde sait que vous les aimez comme une mère...

M^{me} DE TOURZEL

C'est pour cela que je n'ai plus de courage à les voir rester à Paris... ces pauvres enfants !... Non, M. Cléry, non, cela ne peut pas durer ainsi plus longtemps !..

CLÉRY.

D'un autre côté, madame, si le roi était retenu au moment du départ ou arrêté en chemin...

M^{me} DE TOURZEL.

Non, j'ai confiance... on ne suspecterait pas ce passe-port que la reine a fait préparer sous le nom de la baronne de Khorf... Songez d'ailleurs que M. de Bouillé a échelonné des soldats qui suffiront à nous protéger... Allons, allons, rassurez-vous... Je voudrais vous voir comme M. de Lauzan... il ne doute pas, lui !

CLÉRY.

Oh ! il ne doute de rien ; mais, quoi qu'il en soit, sa légèreté habituelle ne l'empêche pas de se dévouer avec un zèle peu ordinaire... C'est à lui que nous devons tous ces préparatifs du dehors, dont nous n'aurions pu nous occuper... Il a fait construire une berline qui emmènera toute la famille royale... je crois même que c'est lui qui se fera le cocher du fiacre qui doit attendre au guichet de l'échelle...

M^{me} MORAND, à part, entrant sans être vue.

Toujours en confidence mystérieuse... Décidément il se prépare quelque chose...

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} MORAND.CLÉRY, *se retournant.*

Ah ! nous ne vous savions pas là, madame Morand...

M^{me} MORAND, *souriant avec ironie.*

Vous étiez si occupés de votre conversation... Je ne m'annonçais pas, de crainte d'être importune ou indiscreète...

CLÉRY.

Mais, madame, nous n'avions rien à nous dire, madame de Tourzel et moi, que vous n'eussiez pu entendre...

M^{me} MORAND.

Oh ! je n'en doute pas... Et d'ailleurs, M. Cléry, cela ne me regarde point...

M^{me} DE TOURZEL.

Auriez-vous à me parler, madame ?..

M^{me} MORAND.

Certainement, puisque j'ai pris la liberté de venir vous déranger... Je désirais savoir si vous n'aviez rien à faire dire à madame Campan, qui va partir et qui ne reviendra que dans deux jours, puisqu'elle a un congé...

M^{me} DE TOURZEL.

Madame Campan n'a point d'ordre à recevoir de moi, vous le savez bien...

M^{me} MORAND.

Sans doute... Aussi, vous sachant très-bien avec elle, ma démarche n'est qu'officieuse et de prévenance...

M^{me} DE TOURZEL.

Je vous en suis obligée...

M^{me} MORAND, *à part.*

J'aurais pourtant parié qu'ils n'étaient pas seuls.... La reine !

LA REINE, *entrant.*Vous voilà, madame de Tourzel ?.. (*Apercevant M^{me} Morand.*) Ah !.. Vous n'avez rien à me dire ?..M^{me} MORAND.Non, madame, je n'ai rien à dire à votre majesté... (*Elle salue humblement et sort.*)

SCÈNE III.

LA REINE, CLÉRY, M^{me} DE TOURZEL.

LA REINE.

Oh ! cette femme !.. que faisait-elle ici ?..

M^{me} DE TOURZEL.

Elle y est venue sous un prétexte insignifiant..

LA REINE.

Il faut bien se défier d'elle... Madame de Tourzel, je vois qu'on n'a pas perdu de temps, d'après tout ce que vous avez fait porter

chez moi ; mais où sont le manteau et la pelisse que j'avais demandés pour mes enfans ?..

M^{me} DE TOURZEL.

Les voici, madame...

LA REINE.

Bien !... Cléry, vous n'oubliez rien, n'est-ce pas, de ce qu'il faut pour le service du roi...

CLÉRY.

Non, madame ; mais prenons garde qu'un trop grand nombre d'objets à emporter ne nous soit un inconvénient...

LA REINE.

Vous avez raison, mais nous sommes beaucoup de monde... Oui, beaucoup... Heureusement, nous pourrons passer pour une famille entière qui voyage... Ah ! Cléry, vous laisserez, comme c'est entendu, dans une armoire de la chambre du roi, cette grande redingote, ce chapeau rond, enfin cet habillement, d'un simple bourgeois, que vous avez acheté pour le voyage... Nous vous laissons à Paris, mon bon Cléry, mais nous ne tarderons pas à appeler auprès de nous un serviteur aussi fidèle, un ami aussi dévoué !...

CLÉRY.

Madame, que Dieu protège la famille royale et je me trouverai bien heureux !..

LA REINE.

Maintenant, séparons-nous, car je redoute le moindre changement dans nos habitudes... Conservons tous notre attitude accoutumée... Prenez bien garde d'exciter la curiosité par une apparence de préoccupation... Monsieur de Lauzun pense, et je suis de son avis, qu'il faut recevoir ici ce soir autant de monde que par le passé... Plus tard, lorsque le commandant de la garde nationale ou l'adjudant-général viendront pour le coucher du roi, je vous en prie, que tout se passe bien comme à l'ordinaire, comme tous les soirs... Allez, allez !.. Ah ! à propos, et les diamants ?..

CLÉRY.

J'ai retiré des écrins tous ceux que vous m'avez indiqués...

LA REINE.

Vous retournez auprès de mes enfans, n'est-ce pas, M^{me} de Tourzel ?..

M^{me} DE TOURZEL.

Oui, madame... *(Elle sort avec Cléry.)*

SCENE IV.

LA REINE, seule, puis LOUIS XVI.

LA REINE.

Ah ! nous leur échapperons enfin !.. nous nous mettrons à l'a-

bri de ce pouvoir de la multitude qui s'est dressé sur les ruines de l'autorité royale... Que d'affronts dévorés en silence !... Que de larmes versées à la dérobée !... Des supplices qui justifieraient le désir de se venger... Mais non, ce n'est pas pour cela que je veux revenir... Je ne songe à ressaisir le sceptre, avec toute sa force, que pour montrer que nous sommes dignes et capables de le porter !... Le roi !...

LOUIS.

Eh bien, madame, tout va-t-il à votre gré ?..

LA REINE.

Oui, sire, et dès ce soir, dans quelques heures, nous serons hors de Paris...

LOUIS.

Vous avez bien calculé toutes les chances hasardeuses de cette fuite ?..

LA REINE.

Sans doute, et je ne recule pas, et je ne veux pas croire que vous soyez revenu sur votre décision...

LOUIS.

Non, certes, non... Mais il m'est bien permis de songer à ce que notre départ va jeter de surprise et de trouble au milieu de l'assemblée et de la population...

LA REINE.

Il y a déjà si longtemps qu'on ne vous traite plus en roi, que vous avez bien le droit de n'agir aujourd'hui que comme époux et comme père...

LOUIS.

Et c'est là ce qui m'a déterminé ; et puis cette lutte continuelle m'obsède et me fatigue... J'ai fait toutes les concessions possibles pour amener un pacte, une trêve au moins, entre mes ennemis et moi, rien ne m'a réussi !...

LA REINE.

Ils deviendront plus traitables lorsqu'ils vous sauront délivré de leur tyrannie, entouré de troupes fidèles et en chemin pour ressaisir toute votre puissance.

LOUIS.

Madame, vous savez que je ne veux point passer la frontière ?

LA REINE.

S'il le fallait pourtant...

LOUIS.

Non, madame, non, je ne quitterai pas la France... On n'obtiendra pas de moi que j'aille à l'étranger, et que je revienne sous un drapeau qui n'est pas le mien... c'est bien assez de m'éloigner de Paris ; c'est un acte de faiblesse.

LA REINE.

Peut-être, mais il faut l'attribuer à ce que, dans le passé, vous vous êtes montré facile et débonnaire.

LOUIS.

Ah! c'est cela, et vous me l'avez souvent dit autrefois... Eh bien! (*Regardant autour de lui.*) Personne ne peut nous entendre... C'est mon malheur, le vôtre, celui de ma famille, que je sois venu dans un temps où la résolution, la fermeté, l'énergie, sont indispensables pour régner. Il m'aurait fallu les temps paisibles de Louis XIV et de Louis XV.

LA REINE.

Sire, je ne vous reproche rien,

LOUIS.

Eh! mon Dieu, je n'ignore pas que vous ne me trouvez point au niveau de ma tâche... je sais que vous pensez, qu'on vous dit, que si je m'étais montré inflexible, la couronne serait restée solide sur notre tête; mais que voulez-vous! je me refuse à punir, et lorsque je me sens intérieurement poussé à faire le roi, je me rejette dans ma mansuétude et je tremble pour vous et pour nos enfants... Ah! s'il ne fallait que risquer ma vie!... Tenez, ce que nous allons entreprendre me livre à la sollicitude... n'est-ce pas vous exposer!

LA REINE, à part.

Oh! il hésite encore... (*Haut.*) Mais pourquoi cette incertitude, quand vous-même avez adopté avec empressement le projet qui nous sauvera et qui est au moment de s'exécuter... N'est-ce pas vous qui avez tracé le plan de notre départ, de notre marche, de notre arrivée? Ne vous êtes-vous pas concerté avec M. de Bouillé, qui est venu exprès, à Paris, du milieu de son armée? N'avez-vous pas pris le soin de lui faire tenir un million pour les dépenses nécessaires? Refuseriez-vous maintenant de suivre votre résolution première? Et si nous restons, me garantissez-vous que vos enfants, vous et moi, nous ne disparaîtrons pas dans une de ces tempêtes que les passions populaires font si souvent éclater sur nous?... On est venu nous chercher à Versailles, et on nous a amenés à Paris au milieu des huées et des menaces... Aux Tuileries, vous avez vu des hordes désordonnées traverser comme des démons le palais de vos aïeux et ne s'éloigner qu'après avoir fait sentir à la royauté son impuissance et son abaissement!

LOUIS.

Madame, ne me rappelez pas cela; je ne parle jamais de ce jour néfaste... C'est de ce moment surtout que j'ai compris que j'aurais dû mourir... C'est alors que le sang de ma race a bouillonné dans mon cœur et m'a fait rougir de ma dignité perdue... c'est alors que j'ai songé avec envie à ces rois frappés de mort sur un champ de bataille... Je paraissais calme, m'a-t-on dit, et j'étais en proie à un orage intérieur, à une fièvre inconnue... J'aurais voulu... mais vous étiez là, vous et nos enfants, et,

comme toujours, l'époux et le père l'ont emporté sur le souverain... (*Il s'assied comme accablé.*)

LA REINE.

Sire, écarter des pensées que je regrette d'avoir éveillées, ou que du moins elles vous engagent à fuir ce palais où vous reviendrez pour y agir en roi... Tout ira bien... Dans deux jours, au plus tard, vous serez dans le camp de monsieur de Bouillé, et là vous aviserez...

LOUIS.

Oui, vous avez raison... D'ailleurs, ce sera sortir enfin de l'incertitude.

LA REINE.

Vous n'avez dit notre projet à personne ?

LOUIS.

J'en ai parlé à Molleville seul.

LA REINE.

Pourquoi ?

LOUIS.

Parce qu'il a tous mes secrets... parce j'avais besoin de lui pour mettre en ordre les papiers renfermés dans l'armoire de fer ; et c'est un travail dont il s'occupe en ce moment même... Je vais le rejoindre.

LA REINE.

Bien... mais qu'il soit le seul à savoir...

LOUIS.

Rassurez-vous ; j'ai appris à me défier... j'en ai tant vu de nos amis et de nos courtisans se faire un jeu de l'ingratitude et de la trahison... A bientôt, madame... Ah ! et Élisabeth ?

LA REINE.

Je me suis concertée avec elle... Elle se prépare pour l'heure indiquée.

LOUIS, *allant pour sortir et se retournant.*

Madame, un roi qui fuit abandonne sa propre cause.

LA REINE.

Sire, si Charles I^{er} avait pris la fuite à propos, le parlement et Cromwell auraient manqué leur victime.

LOUIS.

Charles I^{er} ! Charles I^{er} !... oui, vous avez raison. (*Il sort.*)

SCENE V.

LA REINE, puis M^{me} MORAND.

LA REINE, *seule.*

Ah ! comme les heures marchent lentement ! et tout ce monde qui viendra ce soir ! tous ces regards qu'il faudra tromper !... Encore cette femme ! et ne pouvoir la chasser.... Oh ! comme je suis souveraine... (*Haut.*) Qu'y a-t-il ?

M^{me} MORAND.

Madame, j'ai cru de mon devoir de venir vous apprendre une découverte que j'ai faite.

LA REINE.

Laquelle ?

M^{me} MORAND.

J'en suis toute émue... car enfin on pourrait être soupçonné.

LA REINE, *avec curiosité.*

Soupçonné !

M^{me} MORAND.

Sans doute, madame, car on a beau être honnête, avoir toute la probité voulue.

LA REINE.

Mais enfin de quoi s'agit-il ?

M^{me} MORAND.

Eh bien ! madame, tout à l'heure en mettant de l'ordre parmi les objets de toilette qui appartiennent à Votre Majesté, je me suis aperçue... avec une émotion que je ne saurais dire, que quelques écrins étaient vides et qu'il manquait beaucoup de bijoux et de pierreries.

LA REINE.

Je le savais, madame Morand, je le savais.

M^{me} MORAND.

Ah !

LA REINE.

Oui... et cela s'explique, si toutefois il faut une explication... Je ne suis plus riche comme autrefois, M^{me} Morand, on a réduit le roi et la reine de France à user de ressource, et j'en ai usé... Rassurez-vous donc, il n'y a pas eu vol, et personne ne sera soupçonné... Quoi qu'il en soit, j'apprécie votre zèle et je rends toute justice à la démarche que vous avez faite. (*Elle sort.*)

M^{me} MORAND, *la regardant s'éloigner.*

Ah ! tout cela n'est pas très-clair... Il y a quelque manœuvre sous jeu... J'ai beau le dire à l'adjudant-major de la garde nationale, à tous ceux qu'un service de surveillance appelle ici... Ils doutent, ils sont naïfs... Moi je me méfie, je tiens les yeux ouverts, et s'il y a un complot je veux le découvrir. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

CLÉRY, puis DE LAUZUN, DE VALORY et DE MALDEN.

CLÉRY, *entrant par une porte de côté. Il a une lanterne à la main.*

Personne ici !... (*Allant à la porte du fond.*) Personne !... Je veillerai... Ils peuvent entrer ! (*Allant à la porte par laquelle il est entré.*) Venez, messieurs !... (*Lauzun, Valory et Malden entrent couverts de manteaux.*) Messieurs, je vais prévenir la reine. (*Il sort.*)

DE VALORY.

Dieu veuille qu'on nous laisse le temps de mettre la famille royale à l'abri!

DE LAUZUN.

Oui, oui... nous irons vite!... Je pousserai les chevaux si les postillons y mettent de la mollesse... Je vais faire mon apprentissage tout à l'heure... Je suis cocher de fiacre, et lorsque j'aurai fait marcher les haridelles que j'ai choisies pour donner à la situation plus d'apparence de vérité, je vous réponds qu'aucun cheval de poste ne résistera à mon expérience!

CLÉRY.

Messieurs, la reine va venir.

DE LAUZUN.

Bien!... (*Cléry va et vient comme pour veiller.*) Ah! on peut le dire, le dévouement vous mène loin quelquefois! Je ne parle pas du danger qu'on peut courir... Il y a mieux!... Vous autres, messieurs, vous avez là, sous vos manteaux, le costume convenu?

DE VALORY.

Une livrée bien simple... (*Il a écarté son manteau.*)

DE LAUZUN.

Oui, un déguisement qu'on peut avoir tout neuf sans que cela excite les soupçons... Mais moi, messieurs, songez donc! .. J'ai acheté, aux piliers des halles, un costume si vrai, si complet, si... peu propre... un habillement de cocher de fiacre si imprégné de la profession, qu'il me sera impossible d'en sortir absolument Lauzun... (*Changeant de ton et avec respect.*) Voici la reine, messieurs!

SCENE VII.

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE.

Messieurs, je n'ai pas pu vous rejoindre plus tôt. On a besoin de tant de précautions!... Eh bien?

DE LAUZUN.

Madame, tout est prêt... Nous sommes venus vous l'annoncer nous-mêmes, ne pouvant prendre d'intermédiaire... Mais nous avons été prudents, car nous sommes déguisés, j'aime à le croire... Il y a au guichet de l'Échelle un fiacre qui attendra votre sortie des Tuileries pour vous conduire jusqu'à la berline amenée par monsieur de Fersen, au faubourg Saint-Martin... C'est moi qui suis le cocher! et un cocher qui a d'autres armes que son fouet! Ces messieurs, qui accompagneront la berline, ont dans leurs poches des réponses toutes prêtes aux interpellations.

tions un peu brusques qui pourraient nous être faites sur la route.

LA REINE.

Je vous remerciais, messieurs, si les paroles pouvaient exprimer une reconnaissance digne de votre dévouement. J'espère que, dans quelques instants, nous pourrons vous rejoindre.

DE LAUZUN.

Vous n'avez pas d'autres ordres à nous donner, madame?... Du reste, tout est prévu... Cléry, il faut nous reconduire par vos couloirs mystérieux. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII.

LA REINE, LOUIS XVI, HUISSIER, PERSONNAGES DE LA COUR, GOUVION.

LA REINE, *bas à Louis,*

Dans une heure, nous serons libres !

LOUIS.

Dieu le veuille !

L'HUISSIER.

Messieurs, le coucher du roi!... mesdames, le coucher de la reine! *(Cérémonie du coucher. On salue le Roi et la Reine; des Pages, portant des flambeaux, paraissent sur les portes et précèdent le Roi et les Hommes qui le suivent; du côté opposé, des Femmes précèdent la Reine et les Dames de sa suite.)*

SCÈNE IX.

M^{me} DE TOURZEL seule, puis LA REINE, LOUIS XVI, M^{me} ELISABETH, CLÉRY, LE DAUPHIN, M^{me} ROYALE.

M^{me} DE TOURZEL.

Les enfants sont endormis... quand le moment sera venu, je les ferai transporter ici. *(Sortie générale de ceux qui ont assisté au coucher. Après cette sortie, la Reine, avertie par M^{me} de Tourzel, entre, portant dans ses bras le Dauphin endormi, et suivie de M^{me} Elisabeth qui porte M^{me} Royale, également endormie.)*

LA REINE.

Venez, ma sœur, venez! *(On place les Enfants sur un canapé. A Cléry qui paraît.)* Et le roi ?

CLÉRY.

Il vient, madame. *(Louis paraît; il va à la Reine et à M^{me} Elisabeth, qu'il embrasse.)*

LOUIS.

Où sont mes enfants ?

LA REINE.

Là...

LOUIS, après les avoir embrassés doucement.

Allons, pauvres enfants, qui vous êtes endormis sur les marches d'un trône, et qui vous réveillerez peut-être dans l'exil!...

LA REINE.

Cléry, conduisez-nous!... Les enfants d'abord, madame de Tourzel... (*La Reine et M^{me} Elisabeth prennent les Enfants dans leurs bras; Cléry, une lanterne à la main, ouvre la petite porte par laquelle il a introduit Lauzun, et précède la Famille royale. Tout le monde sort. Le théâtre change.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la rue du Louvre.— Une seule lanterne, pendue à une corde transversale, éclaire la scène, qui est assez sombre.— A gauche, la grille de sortie du Carrousel, et, en face, la rue de l'Échelle.— Un petit marchand de liqueurs à la porte duquel boivent des cochers et des domestiques.— Un fiacre stationne au fond du théâtre.— Un factionnaire au guichet.

SCÈNE I.

DE LAUZUN, DE VALORY, DE MALDEN, COCHERS, DOMESTIQUES, puis M^{me} DE TOURZEL, LES ENFANTS, UN MONSIEUR, UNE DAME, LOUIS XVI, M^{me} ELISABETH, CLÉRY, LA REINE, LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE, L'ADJUDANT GÉNÉRAL, PASSANTS.

DE LAUZUN, venant d'auprès du fiacre, à Valory, en allant vers le groupe.

Vous allez voir, mon cher, comme je vais prendre le ton de la situation; laissez-moi faire... (*Aux Cochers, en affectant une voix enrouée.*) Eh! dites donc, en reste-t-il encore chez le citoyen Farigoul?... Quand le sapin ne roule pas, le cocher est gelé, et je voudrais réchauffer un peu l'intérieur...

UN COCHER.

Oh! il y en a pour tout le monde ici... quand il n'y en a plus on en fait.

DE LAUZUN.

Eh bien! alors... Hé! là-bas, citoyen, verse deux petits verres ici... (*A Valory.*) Ça sera dur à avaler, mais enfin nous serons moins suspects.

LE COCHER.

Vous attendez quelque grand seigneur, vous autres?

DE LAUZUN.

Des grands seigneurs! il n'y en a plus, Dieu merci! Ils avaient trop de voitures; ça faisait du tort aux nôtres... Non,

j'attends une famille de bourgeois.. Je ne sais pas ce qu'ils font là-dedans... Mais ça m'est bien égal... je suis à l'heure... Ils peuvent y coucher, s'ils veulent... Adieu, citoyens!

LE COCHER.

Adieu! (*Des passants, des Gardes nationaux et des Militaires entrent et sortent par la grille du Carrousel. Le Factionnaire parle à tous ceux qui passent et les reconnaît avant de les laisser circuler.*)

DE VALORY.

Pourvu que ce factionnaire ne les empêche pas de passer!

DE LAUZUN.

Oh! oh! c'est un garde national... ça a l'air de l'ennuyer assez, et il ne met pas grande importance à tout cela.

UN MONSIEUR ET UNE DAME, venant de la rue de l'Echelle, s'approchent de Lauzun.

LE MONSIEUR.

Cocher, es-tu loué?...

DE LAUZUN.

Et toi?...

LE MONSIEUR.

Moi... moi...

DE LAUZUN.

Eh bien, moi, je le suis.

LE MONSIEUR.

Par qui?

DE LAUZUN.

Est-ce que je leur ai demandé leur passe-port?...

LE MONSIEUR, à la Dame.

Allons nous-en, le cocher est un insolent!

DE LAUZUN.

Et toi un aristocrate. Prends garde à la lanterne!... (*A Valory.*) Si celui-là a reconnu le duc de Lauzun, nous aurons bien du malheur! (*On voit sortir de la grille une femme et deux enfants qu'elle tient par la main.*)

LE FACTIONNAIRE.

Où allez-vous, ma bonne femme?

M^{me} DE TOURZEL, émue.

Mon Dieu, monsieur le garde national, je suis employée à la lingerie... j'ai travaillé depuis le matin jusqu'à minuit, et je retourne chez moi avec mes enfants qui tombent de sommeil...

LE FACTIONNAIRE.

Eh bien, passez... Est-il permis, pour tous ces fainéants qui dorment là-dedans, qu'on fasse travailler ainsi une pauvre femme!

DE LAUZUN, à Valory.

Madame de Tournel!... n'allez pas au devant. Elle sait qu'elle doit faire le tour de la voiture... pour entrer par l'autre portière; allez l'ouvrir, allez!... (*Lauzun se promène en fredonnant un air patriotique. Louis, M^{me} Élisabeth, précédés de Cléry, sortent aussi du guichet.*)

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas!... (*Mouvement de Lauzun qui cesse de fredonner.*)

CLÉRY.

Oh! mon Dieu, allez, nous passons tous les soirs... Nous sommes de la maison... Nous avons fini notre ouvrage... Nous allons prendre quelque chose au petit café voisin et nous rentrons bien vite...

LE FACTIONNAIRE.

Ne soyez pas longs, parce qu'on va bientôt fermer les grilles.. (*Le Roi et M^{me} Élisabeth font le même mouvement que M^{me} de Tourzel. Cléry se promène prudemment en attendant la Reine. Celle-ci, ayant le chapeau couvert d'un voile, se glisse furtivement entre le factionnaire et le guichet. Au même moment, on voit arriver, par la rue de l'Échelle, des soldats portant des flambeaux, et précédant le commandant général de la garde nationale. La Reine, effrayée, se cache derrière un coin de mur. A l'instant où le Commandant va passer le guichet, Gouvion en sort.*)

LE COMMANDANT.

Qu'y a-t-il de nouveau, major?...

GOUVION.

Oh! mon Dieu, rien, mon général, tout s'est passé dans l'ordre ordinaire... Je viens d'assister au coucher du roi, et il dort maintenant...

LE COMMANDANT.

Ah! il dort! Eh bien, je vais en faire autant!... (*Il s'éloigne avec Gouvion et son escorte. La Reine sort de l'endroit où elle s'était réfugiée.*)

LOUIS, apercevant la Reine par la portière.

Monsieur de Lauzun, ouvrez cette portière, je veux aller chercher la reine...

DE LAUZUN.

Pas d'imprudences, sire!... Tout a réussi, nous sommes sauvés! (*Allant au-devant de la Reine.*) Par ici, notre bourgeoisie... Vous pouvez vous flatter de m'avoir fait assez attendre... (*Il la conduit au fiacre où il la fait monter, se plaçant sur le siège et d'une voix enrouée.*) Allons!... en route!... (*De Valory et de Malden partent avant la voiture. Cléry, placé dans le ren-*

foncement d'un mur, a suivi avec anxiété tout le mouvement de cette scène.)

CINQUIÈME TABLEAU.

A Varennes. — Un rez-de-chaussée servant de boutique à l'épicier Léonard, procureur-syndic de la commune. — Au fond, une place.

SCÈNE I.

LEONARD, puis M^{me} LEONARD, UN GARÇON et LÉTUVÉ.

LÉONARD, *entrant par un des côtés de la boutique. Il a un bonnet de coton et une serpillière.*

Je viens d'entendre le timbre de la ville annoncer aux habitants qu'il est cinq heures... Phœbus se lève, et je ne veux pas que le procureur-syndic de la commune de Varennes soit moins matinal qu'Apollon... J'ai du chocolat à composer et des arrêtés à prendre... Il faut que cela soit bien battu... (*Appelant.*) Madame Léonard!... Benjamin!... Ce jeune négociant s'abandonne au sommeil, dans le mois de juin, comme il le ferait dans la saison rigoureuse. (*Appelant encore.*) Benjamin!... madame Léonard!... allons, retardataires!... à la boutique...

BENJAMIN, *entrant.*

Voilà, bourgeois...

LÉONARD.

Je ne suis pas bourgeois, je suis citoyen...

M^{me} LEONARD, *entrant.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, monsieur Léonard?...

LÉONARD.

Il y a cinq heures, madame...

M^{me} LEONARD.

Oh! mon Dieu, quelle exactitude!...

LÉONARD.

C'est avec cela, madame, que je vous ai faite une des premières autorités de la ville... (*On prépare la boutique; madame Léonard sort peu après. Prenant un pilon et se mettant à un mortier.*) Allons, broyons ce chocolat, cette alimentation espagnole... Quand donc serons-nous français, tout à fait français!... (*On frappe à la porte.*) Qui est là, à l'aube du jour?...

LÉTUVÉ, *en dehors.*

C'est moi... Létuvé!... (*Le garçon ouvre la porte qu'il referme. Entrant.*) Bonjour, monsieur Léonard!...

LÉONARD, *continuant de broyer.*

Je te rends ton salut, jeune homme, quoique ton nom soit essentiellement bizarre...

LÉTUVÉ.

Ce n'est pas moi qui l'ai pris ; on me l'a donné parce que j'ai été pendant six mois apprenti cuisinier. Après ça, vous vous nommez bien monsieur Léonard, vous... Dam ! Léonard et Létuvé, ça peut aller ensemble...

LÉONARD.

Moi, jeune homme, c'est mon nom patronimique... Et toi, ce n'est qu'un misérable sobriquet... Enfin, que me veux-tu?...

LÉTUVÉ.

Vous savez bien, mon raisiné, comme tous les matins...

LÉONARD.

Oui, je sais que tu te substantes de ce mélange de fruits indigènes...

LÉTUVÉ.

Voulez-vous m'en faire donner pour cent cinquante francs?... en un bon assignat que voilà...

LÉONARD.

C'est bien, mon ami... Benjamin, encaissez cette valeur nationale et donnez à Létuvé un quarteron de raisiné.

LÉTUVÉ.

Là, dans le creux de mon pain... En voilà pour ma journée... Je vas aller flâner aujourd'hui, voir les hussards qui sont arrivés hier au soir.

LÉONARD.

Tu n'iras donc point à la fabrique de ratine?

LÉTUVÉ.

Oh ! la ratine, ça ne m'amuse pas.

LÉONARD.

Et pourquoi, jeune homme ? cette étoffe fournit de bons vêtements pour les frimas de l'hiver. (*On frappe brusquement à la porte et aux volets.*)

VOIX, au dehors.

Monsieur Léonard ! monsieur Léonard !

LÉONARD.

Qu'y a-t-il ? Quel est ce mouvement populaire ? (*On frappe encore. M^{me} Léonard est rentrée. Le garçon ouvre la porte, puis les volets.*)

SCÈNE II.

LÉONARD, LÉTUVÉ, M^{me} LÉONARD, LE GARÇON, un EMPLOYÉ
de la Commune, GENS DU PEUPLE.

LÉONARD.

De quoi s'agit-il, citoyen Employé ?

L'EMPLOYÉ.

D'un événement très-grave, monsieur le procureur-syndic.

LÉONARD.

Très-grave... mes concitoyens me trouveront à la hauteur de la situation.

L'EMPLOYÉ.

Il y a quelques heures, une berline est arrivée à la poste de Varennes; les chevaux manquaient, et les voyageurs ont été forcés d'attendre. Sur ces entrefaites est arrivé M. Drouet, fils du maître de poste de Sainte-Menehould. Avant de laisser partir les voyageurs, il a demandé qu'on vérifiât les passe-ports... On en a présenté un au nom de la baronne de Khorf voyageant avec sa famille. M. Drouet a déclaré que ce passe-port était faux, et que ces voyageurs étaient le roi, la reine et leurs enfants...

LÉONARD.

Le roi et la reine!

L'EMPLOYÉ.

Oui, monsieur le procureur-syndic, le roi et la reine... Et l'on soupçonnait déjà que c'étaient eux; une personne de la poste avait reconnu le roi à sa ressemblance avec un écu de six francs.

LÉONARD.

C'est vrai que c'est une ressemblance frappante.

LÉTUVÉ.

Est-ce que vous avez vu le roi, vous?

LÉONARD.

Non, mais j'ai vu des écus de six francs.

LÉTUVÉ.

Ah!...

LÉONARD.

Madame Léonard, mon habit, mon écharpe, mon tricorne!..

L'EMPLOYÉ.

Ah! ne vous pressez pas, monsieur Léonard. La Commune a décidé que le roi et la reine seraient amenés ici jusqu'à de nouvelles mesures. (*M^{me} Léonard a apporté les objets demandés par Léonard. L'Employé sort avec les Gens du peuple.*)

LÉONARD.

La Commune me laisse ici dans un grand embarras... Est-ce une réception municipale ou est-ce un interrogatoire que je dois faire subir au roi de France? Je commencerai par la réception, et je verrai plus tard s'il y a lieu à un interrogatoire.

SCENE III.

LES MÊMES, DE LAUZUN, en sous-officier de hussards. (*Excepté dans des à-part, et toutes les fois qu'il ne s'adresse pas aux personnages qui le connaissent, Lauzun parle avec l'accent alsacien.*)

LÉONARD.

Vous êtes de l'escorte royale, citoyen militaire?

DE LAUZUN.

Ia!

LÉONARD.

Vous venez de la capitale?

DE LAUZUN.

Naï, Gommercy.

LÉONARD.

Vous venez m'annoncer l'arrivée de Leurs Majestés?

DE LAUZUN.

Naï... dabac!

LÉONARD.

A priser?

DE LAUZUN.

Bipe!...

LÉONARD, *allant pour servir le hussard, s'arrêtant et reprenant sa dignité.*

Ah! j'ai bien autre chose à faire que de servir pour quelques centimes de tabac... Madame Léonard, ceci est dans vos attributions!... (*M^{me} Léonard sert Lauzun. Des gens du peuple, des gardes nationaux, accourent et restent en dehors de la boutique. Entre une haie de gardes nationaux apparaissent Louis, la Reine, les Enfants, M^{me} Elizabeth et MM. de Valory et de Malden avec la livrée qu'ils avaient au tableau précédent.*)

LÉTUVÉ.

Vive le roi!... vive la reine!...

LÉONARD.

Silence, jeune homme, c'est à moi qu'il appartient d'adresser la parole à Leurs Majestés!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS, LA REINE, M^{me} ÉLISABETH, LES ENFANTS, M^{me} DE TOURZEL, VALORY, MALDEN. (*La Reine, qui paraît accablée de fatigue et d'émotions, s'assied sur un ballot de marchandises. Les Enfants sont auprès d'elle, M^{me} Elisabeth et M^{me} de Tourzel derrière.*)

LOUIS, *bas à Lauzun.*

Eh bien, monsieur de Lauzun?

DE LAUZUN, *de même.*

Je crains que la fidélité des hussards ne soit ébranlée.

LOUIS, *de même.*

Oh! M. de Bouillé n'est pas loin...

LÉONARD, *se découvrant.*

Sire, vous voyez devant vous un citoyen qui a l'honneur d'être

procureur-syndic de cette ville de Varennes; mais l'honneur de cette haute position n'est rien à côté de celui que vous me faites en me rendant visite dans mes magasins... (*Il offre une chaise à Louis.*)

LA REINE, *bas à Lauzun.*

Je ne comprends pas M. de Bouillé.

DE LAUZUN, *de même.*

Depuis hier soir, j'attends quelqu'un de sa part.

LA REINE, *de même.*

Tout a été fatal.

LÉONARD.

Que puis-je faire pour le service de Votre Majesté?

LOUIS.

Mon Dieu, monsieur, c'est de m'aider à continuer mon voyage, en donnant l'ordre de mettre des chevaux à ma berline.

LÉONARD.

Mais n'y en avait-il point à la poste? C'est le lieu où on les trouve d'ordinaire. (*A Valory.*) Quelles sont ces dames, mon ami? Déclinez-moi leurs noms et qualités.

DE VALORY.

La reine et madame Elisabeth.

LÉONARD.

La reine... assise sur un de mes articles!... Un fauteuil, madame Léonard! J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, madame Léonard, mon épouse... (*M^{me} Léonard salue profondément.*) Madame Léonard, je vous présente la reine de France!

LOUIS, *à Léonard,*

Eh bien, monsieur, ce que je vous demande est tout à fait dans vos attributions. Je fais un voyage avec ma famille; de quel droit veut-on s'y opposer? Il dépend de vous, qui commandez ici... de délivrer le permis de poste dont je ne devrais pas avoir besoin; le donnez-vous ou le refusez-vous?

LÉONARD.

Assurément, je le donne...

LOUIS.

Eh bien, alors, rien ne nous retient plus! (*La famille se lève.*)

M^{me} LÉONARD, *à part.*

Ah! mon Dieu, mais mon mari va se compromettre! (*Elle parle bas à Léonard.*)

LÉONARD.

Je donne volontiers ce permis; mais nous avons à accomplir, dans cette ville de Varennes, des formalités municipales... (*Expression d'inquiétude de la part de la famille.*) C'est la commune

qui délibère sur les permis de chevaux à accorder pour la poste. Je vais me munir de cette autorisation légale, je reviens dans quelques minutes, et je pense que le voyage de vos majestés ne sera point retardé... Je présente mes respectueux hommages au roi et à son auguste famille. (*Il sort.*)

DE LAUZUN, à part, pendant la sortie de Léonard.

Ce procureur-syndic est trop bête; et j'ai peur qu'il ne nous gâte quelque chose... (*Haut, à Létuvé.*) Tites-donc, fous, cheune homme, foyez tonc tehors si chetais bas à vumer mon bibe...

LÉTUVÉ.

Ah! farceur, c'est pour me dire de m'en aller... On s'en va... (*Il sort avec de Valory et de Malden et reste avec eux en vue, en dehors de la boutique.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LÉTUVÉ, ET LES GARDES.

LOUIS, qui s'est approché des enfans et leur a prodigué des caresses, à la Reine.

Nos enfans sont bien fatigués, Antoinette; n'y aurait-il pas moyen, pendant tous ces délais, de les faire reposer un peu?

LA REINE.

J'y pensais... (*A M^{me} Léonard.*) Madame, ces pauvres enfans n'ont pas dormi cette nuit, et le mouvement et le bruit qui se font ici, autour d'eux... Consentiriez-vous à leur céder une chambre pour quelques instants?

M^{me} LÉONARD.

Comment, madame la reine!... mais, certainement... ces pauvres petits!... nous avons ici à côté une chambre où ils seront très-bien... je vais les y conduire...

LA REINE.

Je vous remercie!... (*M^{me} Léonard conduit les enfans : M^{me} Elisabeth et M^{me} de Tourzel les accompagnent.*)

SCÈNE VI.

DE LAUZUN, LA REINE, LOUIS.

LOUIS.

Que pensez-vous de tout ceci, monsieur de Lauzun?... Pourrions-nous continuer notre voyage?

DE LAUZUN.

Sire, je ne veux pas jeter l'inquiétude dans vos esprits, mais la situation est singulière... J'ai remarqué là, tout à l'heure, un jeune homme qui paraît touché de votre situation... Je vais l'envoyer à monsieur de Bouillé, qui doit être en marche pour nous

rejoindre.... Il passera plus aisément qu'un hussard ou un homme de votre maison.

LA REINE.

Oui, voyez, monsieur de Lauzun. (*Lauzun sort. On le voit allumer sa pipe et causer avec Létuvé.*)

SCÈNE VII.

LOUIS, LA REINE, M^{me} ELISABETH, *rentrant.*

LOUIS.

Elisabeth, pardonnez-moi toutes ces épreuves, vous qui méritiez si bien de rester à l'abri de nos misères...

M^{me} ÉLISABETH.

Mon frère, je voudrais plus encore que de souffrir avec vous ; je voudrais prendre pour moi toutes vos souffrances.

LOUIS.

Ainsi, il suffit d'un obstacle imprévu, du plus léger incident pour détruire le plan le mieux calculé, pour livrer aux coups du hasard les destinées d'une famille souveraine !

LA REINE, *après avoir regardé au dehors.*

Je ne vois pas sur cette place un seul des soldats avec lesquels monsieur de Damas, envoyé par monsieur de Bouillé, nous attendait à Varennes... (*À Louis.*) Ce matin, cependant, ils étaient près de notre voiture, attendant vos ordres pour disperser cette foule qui nous entourait et encombrait le passage...

ÉLISABETH.

C'était de la prudence de n'en pas donner, car une lutte pouvait devenir sanglante...

LOUIS.

Écoutez-moi, Antoinette... Notre autorité est déchuë : nous ne pourrons la ressaisir que lorsque nous serons entourés d'une armée fidèle et dévouée... J'espère alors prouver que le roi constitutionnel est encore un pouvoir dans l'état... Jusque-là, résignons-nous... Toute lutte serait un danger pour nous et pour nos fidèles amis, qu'il faut épargner aussi...

LA REINE.

Oui, mais il est des circonstances où la résolution nous sauve. Ce matin, il fallait passer...

LOUIS.

Antoinette, pas de récriminations... nous ne sommes plus à Versailles... Il n'y a plus ici qu'un père et une mère dont le cœur est plein d'inquiétude... Allons embrasser nos enfants.

SCENE VIII.

DE LAUZUN, LETUVÉ. (*Cette scène est jouée d'un coin à l'autre de la porte et à voix basse.*)

DE LAUZUN, fumant sa pipe.

Betit ?

LÉTUVÉ.

Hussard ?

DE LAUZUN.

Avres-tu de pounes jampes ?

LÉTUVÉ.

Oui, des jambes qui feraient l'agrément d'un cerf.

DE LAUZUN.

Tu feux bien courir, alors ?

LÉTUVÉ.

Dam ! si c'était nécessaire ou utile à quelqu'un...

DE LAUZUN.

Tu fois bien ce betit babier... Il vaudrait la bôrter à monsir de Pouillé.

LÉTUVÉ.

Chut ! Le général qui est au camp, là-bas, à trois lieues d'ici ?

DE LAUZUN.

Ya.

LÉTUVÉ.

Sans avoir l'air de rien, passez-moi votre papier. (*Il s'approche de Lauzun en chantonnant.*) C'est fait !... c'est pour sauver le roi et la reine, n'est-ce pas ?

DE LAUZUN.

Ya.

LÉTUVÉ.

Ça me va... En route, comme un lièvre. (*Il sort et traverse la foule en chantonnant. On entend des cris au dehors. Louis, la reine, M^{me} Elisabeth et M^{me} Léonard rentrent en scène. Peuple sur la place.*)

SCENE IX.

DE LAUZUN, LOUIS, LA REINE, ÉLISABETH,
M^{me} LÉONARD, puis LÉONARD.

LA REINE.

Élisabeth, je vous en prie, restez auprès de mes enfants. (*Cris.*)
Qu'y a-t-il ?

M^{me} LÉONARD.

Voici monsieur Léonard qui revient. (*On voit Léonard écartier la foule avec des gestes importants.*)

LÉONARD, *entrant.*

Notre ville de Varennes est agitée comme l'Océan à Dunkerque. (*Il s'essuie le front.*)

LOUIS, à Léonard.

Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il de nouveau?

LÉONARD.

Tout va bien, sire; tout va parfaitement. (*Mouvement de joie de la part de Louis et de la Reine.*)

LOUIS.

Ainsi, nous pouvons continuer notre route!...

LÉONARD.

Certainement; vos majestés seront prochainement libres d'effectuer leur sortie des murs de la fidèle ville de Varennes.

LA REINE.

Alors, vous nous apportez le permis de la commune pour les chevaux de poste?...

LÉONARD.

Le permis, madame la reine, si j'en étais chargé et responsable, il serait entre des mains loyales et pures, j'ose l'affirmer.

LOUIS, *avec impatience.*

Mais où donc est-il?

LÉONARD.

Nulle part, sire; par une raison majeure, c'est que la commune n'en a pas délivré.

DE LAUZUN, à part.

Que la peste l'étouffe, droguiste de malheur!...

LOUIS, à Léonard.

Mais, monsieur, tout à l'heure vous donniez à entendre que nous pourrions continuer notre voyage!...

LÉONARD.

Certainement, certainement, et je vous prie de ne pas en douter.

LOUIS et LA REINE.

Eh bien?...

LÉONARD.

Eh bien, la commune dit qu'on ne saurait apporter trop de circonspection relativement aux circonstances... Bref, ladite commune a déclaré, sur la proposition de Barthélemy Tricotel, cousin issu de germain de madame Léonard, que Leurs Majestés seraient libérées de continuer leur voyage après qu'il en aurait été référé à l'Assemblée nationale.

LA REINE, *réprimant sa colère.*

C'est bien là ce qu'on a décidé, monsieur?

LÉONARD.

Pas un iota de plus ni de moins.

LOUIS.

Mais c'est nous obliger à attendre !...

LÉONARD.

Trois jours tout au plus, sire, trois jours !...

LA REINE, *bas à Louis.*

Il n'y a donc plus d'espoir ?

LOUIS, *de même.*

Ah ! si monsieur de Bouillé pouvait arriver !... (*Haut à Léonard.*) Mais cette délibération ne vous lie pas, monsieur... vous avez le droit de passer outre.

LÉONARD.

Sire, je possède, je l'avoue, une position omnipotente ; mais je dois ménager la susceptibilité de mes collègues. Si ce papier-nouvelles, publié dans la ville de Varennes, pouvait charmer les loisirs de votre majesté, je le lui offrirais volontiers. (*Il remet un journal à Louis, qui le pose près de lui. — Il semble le lire tout en écoutant la scène qui a lieu entre la Reine et M^{me} Léonard. Léonard va au fond avec Lauzun, et, de temps en temps, salue avec importance des gens qui sont au dehors. — On entend de nouveaux cris.*)

LA REINE, *à Louis.*

Si cette femme avait quelque puissance sur son mari... (*A part.*) Je suis donc réduite à implorer la pitié !... Allons !... (*Haut, à M^{me} Léonard.*) Madame, vous entendez ces cris ?... je ne sais, mais ils ressemblent à des menaces.

M^{me} LÉONARD.

Oh ! madame la reine, je ne sais pas ce qui se passe, mais on vous respectera.

LA REINE.

Pourtant, vous voyez qu'on met des obstacles à notre voyage.

M^{me} LÉONARD.

Mais, il faut de la patience, puisque monsieur Léonard vous dit que vous pourrez partir dans deux ou trois jours.

LA REINE.

Il sera trop tard, madame ; obtenez de votre mari qu'il lève les difficultés... Il le peut, faites qu'il le veuille !

M^{me} LÉONARD.

Ah ! madame la reine, s'il le voulait et que ça dût le compromettre, je serais la première à l'en empêcher.

LA REINE.

Vous voyez, la reine de France vous supplie...

M^me LÉONARD.

Certainement, je voudrais...

LA REINE.

Au nom de mes enfants et des vôtres!...

M^me LÉONARD.

Madame la reine, vous pensez à vos enfants et à votre mari, moi, je pense aux miens.

LA REINE.

Ainsi, vous refusez?... Ce péril qui n'existe ni pour vous, ni pour les vôtres, vous rend insensible à la pitié?

M^me LÉONARD.

La pitié?... oh! une reine est bien au-dessus!

LA REINE, à part, en s'éloignant.

On serait à la torture qu'ils vous croiraient encore sur un lit de roses!... (*Elle s'approche de Louis.*)

LOUIS, bas.

Eh bien?

LA REINE, de même.

Rien!... sèche, égoïste!...

LOUIS, de même.

Eh! mon Dieu, ils ont presque tous appris à nous compter pour rien... (*Froissant le journal.*) Voilà leurs doctrines imprimées et répandues dans toute la population... Gouvernez donc contre cette puissance-là! (*La Reine va pour rentrer dans la chambre où sont les Enfants.*)

DE LAUZUN, la retenant, à part.

Veuillez attendre, madame, nous allons avoir des nouvelles...

LA REINE.

Ah!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉTUVÉ. (*Létuvé a paru sur la place, où on l'empêche de passer.*)

LÉTUVÉ.

Laissez-moi donc passer... Il faut que je parle au hussard qui est dans la boutique.

DE LAUZUN, à Léonard, en lui montrant Létuvé.

C'être bour gommision à moi... bour la lieutenant... (*Léonard fait un geste vers le dehors, et Létuvé passe librement.*)

LÉONARD.

Vous voyez, un geste de ma main et le peuple obéit... Oh! ce sont des bourgeois fort dociles!

DE LAUZUN, bas à Létuvé.

Eh pïen?

LÉTUVÉ, le tirant, à part.

Venez par ici... j'aime autant que l'épiciier n'en soit guère, et même qu'il n'en soit pas du tout. Vous saurez, hussard, que j'avais pris mon vol comme une hirondelle... A une demi-lieue de Varennes, j'aperçois, quoi, qui ? beaucoup de soldats et d'officiers qui me venaient en pleiu dans l'œil et dans le nez.

DE LAUZUN.

C'être la chénéral ?

LÉTUVÉ.

En personne naturelle... Je lui glisse le chiffon de papier, et il me dit : File, garçon ; va dire à celui qui t'a expédié que je rassemble mon monde, et que je cours sur Varennes... Voilà !

DE LAUZUN.

Tarteiffe ! il être tone zur des dalons ?

LÉTUVÉ.

Oh ! il a fallu qu'il rassemble tous ses soldats... Et puis, c'est qu'il n'y a pas moyen de me suivre, moi !

DE LAUZUN, à Louis et à la Reine.

Sire, madame, monsieur de Bouillé est peut-être, en ce moment, à Varennes...

LA REINE.

Ah !

LOUIS.

Enfin, il y aura donc encore un roi de France ! (*Cris tumultueux qui se rapprochent.*)

DE LAUZUN.

Entendez-vous?... Le voici qui arrive, sans doute.

LÉONARD.

Pourquoi ces acclamations qui frappent les airs ?... (*Le Peuple envahit la place ; les Personnages qui sont en scène regardent au dehors avec anxiété.*)

LA REINE.

Ah ! nous allons être libres, enfin !... (*On voit paraître sur la place Barnave et deux autres Commissaires de l'Assemblée.*)

LOUIS et LA REINE.

Barnave !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BARNAVE, LES DEUX COMMISSAIRES.

BARNAVE, entrant, et après avoir salué.

Sire, madame, l'Assemblée nous a choisis pour vous ramèner aux Tuileries.

LOUIS.

Contre notre volonté ?

BARNAVE.

Contre votre volonté, s'il le faut...

LA REINE, *près de Barnave.*

Et si nous résistions, monsieur, si nous faisons un appel aux forces qui nous entourent encore ?

BARNAVE.

Madame, la puissance des mandataires du peuple est plus forte que toutes les armées...

LOUIS.

Cette puissance dont vous parlez, je l'ai reconnue; et la mienne, monsieur, on a donc cessé de la reconnaître ?

BARNAVE.

On ne la nie pas, sire, mais vous l'avez peut-être affaiblie vous-même en vous éloignant.

LOUIS.

N'étais-je donc plus libre?... Me fallait-il un permis de l'Assemblée pour voyager dans le royaume ?

BARNAVE.

Dans des temps ordinaires, votre majesté n'aurait eu personne à consulter... Mais nous vivons dans des circonstances difficiles, périlleuses... Un roi qui fuit son palais semble dire à son peuple qu'il se méfie de lui, et donner peut-être un signal à l'étranger.

LOUIS.

L'étranger, monsieur!... je ne veux pas qu'on m'accuse de l'appeler jamais... J'allais à mon armée...

BARNAVE.

A votre armée? . . mais alors c'était la guerre civile ?

LOUIS.

Non, c'était mon affranchissement... c'était me soustraire au pouvoir des factions, aux calomnies des partis; c'était enfin attendre, au milieu de cœurs fidèles, qu'il fut décidé si je dois être roi ou simple citoyen... C'est une solution que j'exige, et j'en ai fini avec ces incertitudes, ces irrésolutions que la politique si mouvante du temps avait jetées dans mon esprit.

BARNAVE.

Sire, chacun a ses devoirs... Ici, je n'ai rien à combattre, rien à justifier... J'ai une mission à remplir, celle de vous accompagner jusqu'à Paris... (*Se tournant vers la Reine*) Je m'en suis chargé, parce que, nul plus que moi n'est disposé à adoucir l'amertume de votre situation.

LA REINE, *avec une expression graduée.*

Et quelle amertume pourriez-vous nous épargner, monsieur ?
Pouvons-nous descendre plus bas ? Depuis hier, ne sommes-nous pas traités comme les derniers des voyageurs ?..... Craignez-

vous, par hasard, de nous voir massacrer par ces hordes qui vont nous entourer?... Eh ! mon Dieu, ce serait au moins en finir, et on verrait la famille royale de France rester digne et courageuse en face de la mort !

BARNAVE.

Madame, j'espère écarter de vous et l'outrage et le danger... Ah ! si mes conseils avaient été suivis...

LA REINE.

Ou peut-être si on avait écouté les miens !... (*A part.*) Monsieur de Bouillé, que faites-vous donc ? (*Cris, agitation sur la place. Quelques hommes du peuple armés viennent sur le seuil de la porte.*)

BARNAVE.

Entendez-vous !... il faut se hâter. (*M^{me} Élisabeth, M^{me} de Tourzel entrent avec les enfants. Ceux-ci, effrayés, viennent se blottir contre Louis et la Reine;*

LA REINE, à Barnave.

Monsieur, voyez l'effroi de mes enfants ; éloignez ces hommes ! (*Barnave écarte les hommes du peuple.*)

DE LAUZUN, bas à Louis, la main sur son sabre.

Sire, dites un mot, et j'appelle à votre défense... Il y a encore parmi les hussards qui sont à Varennes des hommes dévoués... la témérité peut vous sauver...

LOUIS, de même.

Non, je ne veux pas que le sang coule pour moi !... (*Haut à Barnave.*) Monsieur, emmenez vos prisonniers !

BARNAVE.

Sire, ma mission est protectrice, et je veux qu'on la trouve honorable...

LA REINE, bas à Lauzun

Restez ici... vous guiderez M. de Bouillé .. Mais qu'il nous rejoigne, mon Dieu ! (*Sur un geste de Barnave, la Garde nationale se forme en haie. Un des hommes du peuple se détache du groupe pour prendre dans ses bras et emporter le Dauphin.*)

LA REINE, à l'Homme.

Laissez mon enfant, monsieur... Personne ne doit toucher au dauphin de France. (*L'homme remet l'enfant à la Reine qui le prend dans ses bras. Le cortège se met en marche. La Reine est en tête, son fils dans ses bras. Barnave prend une main de M^{me} Royale que Louis tient de l'autre main. M^{me} Elisabeth et M^{me} de Tourzel suivent et ferment cette marche qui s'exécute dans un silence profond.*)

DE LAUZUN, à Létuvé, pendant la sortie.

Toi, bedite, reste afec moi.

LÉTUVÉ, *mettant la main à son bonnet.*

Oui, monsieur le duc de Lauzun.

DE LAUZUN.

Quoi!

LÉTUVÉ.

Connu! Et motus! (*Le théâtre change.*)

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la place de Varennes. — Au fond, à droite, l'Hôtel de Ville, avec des degrés extérieurs. — A gauche, la maison de Léonard, que le peuple entoure. — Le conseil municipal est sur les degrés de l'Hôtel de Ville. La population est armée de fusils, de sabres, de piques; les femmes excitent les hommes à des manifestations énergiques. Au milieu du théâtre, est une berline attelée. L'aspect de la place doit présenter le spectacle animé d'une population qui attend un grave événement.

La garde nationale sort d'abord de la maison de Léonard. Vient ensuite, dans la haie, les personnages dans le même ordre qu'à la sortie du tableau précédent. A la vue de Louis, toute la population crie: à Paris! à Paris!... Ces cris augmentent et deviennent des vociférations et des menaces... Le peuple opère une sorte de pression sur la haie, et lorsque Louis est près d'arriver à la voiture, un vieillard, écartant les rangs de la garde nationale, vient tomber aux pieds du Roi..

LE VIEILLARD.

Sire, mon noble maître!..

LOUIS.

Que voulez-vous mon ami, qui êtes vous?..

LE VIEILLARD.

Un de vos vieux serviteurs.

LOUIS.

En effet, je vous reconnais.

LE VIEILLARD.

Sire, votre sujet fidèle vous respecte plus encore dans l'adversité que sur les degrés du trône.

LE PEUPLE.

Mort à l'aristocrate!..

BARNAVE.

Laissez ce vieillard; si vous punissez la reconnaissance, que ferez-vous donc aux ingrats?.. (*Le peuple recule lentement en murmurant.*) Silence, peuple, respectez les décrets de l'assemblée nationale! (*Nouveaux cris: A Paris! à Paris! Le rideau tombe.*)

ACTE V.

SEPTIÈME TABLEAU.

Au Temple.—Une salle ayant deux portes latérales, et, au fond, une porte assez large, sur laquelle on voit d'énormes verrous et une barre de fer. Le papier des murs est dégradé; à droite, une table, quelques chaises grossières. Tout l'ameublement annonce un état de vétusté et de dénuement.

Au lever du rideau, des gardes nationaux et Tison, geôlier du Temple, sont sur le palier, qu'on voit en dehors de la porte; l'un d'eux est armé et fait faction.

SCÈNE I.

TISON, GARDES NATIONAUX.

UN GARDE NATIONAL, à Tison, qui est sur le seuil de la porte.

Dites donc, citoyen Tison, y a-t-il moyen d'entrer ?..

TISON.

Oui, les souverains ne sont pas là...

LE GARDE NATIONAL.

Vous le tenez donc, ce Capet et toute sa race ?..

TISON.

Oui, et s'il en sort, puisqu'il est bon serrurier, à ce qu'on dit, il faudra qu'il ouvre pas mal de serrures... (*Il fait sonner son trousseau de clefs.*)

LE GARDE NATIONAL.

Qu'est-ce que c'est donc que cette salle ?..

TISON.

Ils ont ça pour faire de la couture et lire un tas de livres qu'ils ont trouvés là, dans une vieille armoire...

LE GARDE NATIONAL.

Ils ont donc d'autres chambres ?..

TISON.

Oui; Capet est là à côté, et les louveteaux sont là-haut avec leur mère, et la ci-devant princesse qu'ils appellent Elisabeth...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉTUVÉ.

(*Pendant la scène, les Gardes nationaux font le tour de la salle et vont se replacer sur le palier du fond.*)

TISON, à Létuvé.

Que viens-tu faire ici, mauvais marmiton ?..

LÉTUVÉ.

Merci, M. Tison, vous êtes toujours gentil comme à l'ordinaire....

TISON.

Qu'est-ce que tu veux ?..

LÉTUVÉ.

Je viens faire mon service, puisque moi, citoyen français, attendu que je suis majeur et que je pourrais être de la garde nationale, me v'là forcé d'être le valet de ces Capets et autres...
(*A part.*) Je suis venu trop tôt, il n'y a encore personne de descendu...

TISON.

Si tu n'étais pas ici, qu'est-ce que tu ferais ?..

LÉTUVÉ.

Je ferais de la cuisine à de bons patriotes, je serais libre et je ne serais pas un cuisinier en prison...

TISON.

C'est toi qui as demandé la place...

LÉTUVÉ.

Oui, mais je croyais qu'après avoir fait la pot-bouille de ces aristocrates-là, je pourrais aller danser la carmagnole aux Porcherons ; mais tâche !.. Une fois qu'on est ici, on n'en sort plus. Allons, voyons ma vaisselle d'hier ; car il faut qu'on leur lave la vaisselle avant de les servir... Ah ! la Commune a trop de bonté pour ces gens-là !.. (*Il arrange, le plus lentement possible, la vaisselle qu'il doit emporter.*)

TISON.

Allons, file !.. Je les entends qui descendent !.. (*Il le pousse brusquement.*)

LÉTUVÉ.

Prenez donc garde, vous allez me faire casser la vaisselle, vous !...

SCÈNE III.

LA REINE, M^{me} ELISABETH, M^{me} ROYALE,
TISON, GARDES NATIONAUX, *au fond.*

(*La Reine conduit M^{me} Royale à une chaise dans un des coins du théâtre ; elle lui remet un ouvrage de tapisserie.*)

LA REINE.

Mon enfant, continuez cette tapisserie que vous avez si bien commencée... Nous en ferons un fauteuil pour le roi...

M^{me} ROYALE.

Oh ! maman, je vais travailler beaucoup parce que mon père n'a qu'un vieux fauteuil de paille...

LA REINE.

De meilleurs jours nous viendront, mon enfant.. (*La Reine va s'asseoir auprès de M^{me} Elisabeth qui finit un bonnet pour M^{me} Royale. La Reine sort des poches de son tablier des bas d'enfants; elle se met à les raccommoier. Tison et les Gardes nationaux ont disparu; il n'y a plus au fond que le factionnaire.*)

ELISABETH.

Ma sœur, ce bonnet que je finis pour Thérèse n'est pas élégant, mais il sera bon pour passer l'hiver dans ces murs humides.... Nous pouvons tout supporter, nous, mais l'enfance demande des soins attentifs...

LA REINE.

Ah! vous êtes si bonne!.. Vous apportez tant de douce résignation dans nos malheurs... C'est Dieu, c'est la religion qui soutiennent votre courage!..

ELISABETH.

Et vous, ma sœur, c'est le dévouement à mon frère qui vous a donné votre force sublime...

LA REINE.

Votre frère?.. Ah! pourquoi ne s'est-il révélé à moi que dans l'adversité!.. Il n'a plus aucun des défauts de sa jeunesse.... La bonhomie un peu rude de son caractère s'est changée en sensibilité et en grâce, pour ceux qui l'entourent...

ELISABETH.

Je l'ai remarqué comme vous...

LA REINE.

Il semble vouloir racheter, à force de patience pour lui-même et de tendre intérêt pour les autres, le tort de leur faire partager ses malheurs... La solennité de son abaissement donne à sa personne la dignité que le trône lui avait refusée... La prison l'a ennobli!...

M^{me} ELISABETH.

Et pourquoi tant de vertus ont-elles brillé si tard, et seulement dans l'obscurité d'une prison?...

LA REINE, avec sensibilité.

Il n'était pas connu!... Et moi, moi sa compagne, sa femme, je le méconnaissais aussi!... Oh! que je regrette d'avoir trop laissé distraire mon âme aux jours de la prospérité, et de n'avoir pas senti alors le prix de l'amour de mon époux!... (*Elle essuie ses larmes.*)

ÉLISABETH.

C'est une dette que vous lui payez déjà et que vous acquitterez plus tard...

LA REINE, se levant, à part, avec un geste de doute.

Plus tard! (*Souriant en roulant les bas.*) Allons! demain, les

enfants auront des bas!... Le roi va venir sans doute!... (*Regardant à terre, autour d'elle, et poussant du pied quelques débris du repas de la veille, elle va prendre un balai.*)

ÉLISABETH.

Que faites-vous, ma sœur?...

LA REINE, *souriant.*

Nous ne sommes plus qu'un ménage de prisonniers; eh bien, c'est à la femme à faire le ménage. (*Elle se met à balayer.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS, LE DAUPHIN. (*Louis tient à la main une carte de géographie.*)

LOUIS, *s'arrêtant devant la Reine qui balaye encore.*

Ah! pauvre Antoinette!... quel métier pour une reine de France!... Qui eût dit qu'en vous unissant à mon sort, je vous ferais descendre si bas?...

LA REINE, *posant le balai et prenant la main de Louis avec tendresse.*

Et comptez-vous pour rien, Louis, la gloire d'être la femme du meilleur et du plus persécuté des hommes?..... De telles infortunes ne sont-elles pas les plus majestueuses de toutes les grandeurs?...

LOUIS.

Antoinette, cette bonne et sainte affection m'a consolé de bien des chagrins...

LA REINE, *allant au Dauphin.*

Comment as-tu passé la nuit, mon enfant?

LE DAUPHIN.

Bien, maman...

LA REINE, *à part.*

Comme il change, mon Dieu!...

M^{me} ROYALE, *qui est venue embrasser son père.*

Que je suis heureuse, père, quand je vous vois!... Je pense à vous... je travaille pour vous!...

LOUIS.

Merci, ma fille, merci!... (*Allant à Elisabeth.*) Bonjour, Elisabeth..

ÉLISABETH, *lui tendant la main.*

Bonjour, mon frère.

LOUIS, *lui voyant couper du fil avec ses dents.*

Vous n'avez donc pas de ciseaux?...

ÉLISABETH.

On nous les a pris...

LOUIS.

Vous ne manquez de rien dans cette jolie maison de Montreuil, que j'avais eu tant de plaisir à vous donner!...

ÉLISABETH.

Oh! mon frère, ne pensons plus à ce temps-là! (*Le Dauphin a pris la carte de géographie qu'il a étalée sur la table. Louis vient s'asseoir et le Dauphin reste debout entre ses genoux. La Reine va se replacer auprès de M^{me} Elisabeth et se remet à travailler. Depuis l'entrée de Louis, Tison a reparu sur le seuil de la porte du fond, et fume sa pipe. Le municipal Toulan est venu s'asseoir au fond du théâtre.*)

LOUIS, *donnant au Dauphin sa leçon de géographie.*

Voyons, mon enfant, indique-moi les endroits que tu as étudiés à notre dernière leçon...

LE DAUPHIN.

L'Océanie...

LOUIS.

Tiens, voilà un crayon... Tu vas tracer la forme et les points principaux de cette partie du monde... Quelle est cette île entourée de tant de récifs?

LE DAUPHIN.

Vanikoo, où l'on suppose qu'a péri monsieur de Lapeyrouse... C'est vous qui l'aviez envoyé, n'est-ce pas?...

LOUIS.

Oui, mon enfant... (*Le Dauphin se met à dessiner.*)

LA REINE, à M^{me} Royale,

Eh bien, Thérèse, la tapisserie?

M^{me} ÉLISABETH.

Mais elle avance beaucoup; elle travaille avec une ardeur!...

M^{me} ROYALE.

Je ne veux pas perdre un instant... (*La Reine tousse un peu. Le Dauphin la regarde; elle tousse encore.*)

LE DAUPHIN, *allant auprès d'elle.*

Maman, c'est la pipe de ce vilain Tison qui te fait mal, n'est-ce pas?...

LA REINE.

Je le crois, mon enfant; mais que veux-tu?...

LE DAUPHIN, *à part.*

C'est le bon municipal qui est là; je l'ai reconnu à son entrée... Je vais lui parler... il renverra peut-être ce geôlier qui n'a pas besoin ici... (*Allant auprès du municipal Toulan.*) Monsieur le municipal, nous sommes bien contents lorsque vous venez ici... vous êtes si bon à côté des autres!... Et je suis sûr que vous allez me rendre le service que je vais vous demander?.....

TOULAN.

Que puis-je faire pour vous, mon ami, qui ne soit pas contraire à mon devoir?...

LE DAUPHIN.

Vous êtes jeune, et vous avez votre mère, sans doute?

TOULAN.

Oui, et je l'adore...

LE DAUPHIN.

Eh bien, voici... Ce vilain geôlier fume depuis une heure son vilain tabac et fait tousser maman... Ne pourriez-vous pas lui dire d'aller plus loin?...

TOULAN.

Certainement, et je vais le faire... (*A Tison.*) Pourquoi restes-tu là à remplir cette chambre de fumée?... On t'a dit de les garder et non pas de les asphyxier...

TISON.

Faut-il pas tant se gêner pour cette race-là!... Vous me faites l'effet d'un aristocrate, vous?...

TOULAN.

Je suis plus républicain que toi; mais je ne veux ajouter au malheur de personne... Je t'ordonne de t'en aller fumer ta pipe ailleurs.

TISON.

Je m'en vas, monsieur le marquis. (*Il sort.*)

TOULAN.

Brute!

LE DAUPHIN.

Ah! merci, monsieur le municipal... (*Toulan prend le Dauphin sur ses genoux et semble causer amicalement avec lui.*)

LA REINE, se levant à demi et avec un geste gracieux.

Merci, monsieur, de toute votre bonté.

SCENE V.

LES MÊMES, CLÉRY, puis ROUX et deux autres municipaux.

CLÉRY, saluant avec respect et parlant assez bas

Je viens savoir si vos majestés désirent qu'on serve le dîner.

LOUIS.

Oui, mon bon Cléry, quand vous voudrez. (*Cléry sort. Roux entre avec les deux autres municipaux. Le Dauphin quitte Toulan et va se placer auprès de Louis.*)

ROUX, à Toulan.

Je viens vous relever, et nos deux collègues remplaceront ceux qui sont au bas de la tour.

TOULAN.

C'est bien, je me retire... (*Roux descend le théâtre. Toute la famille royale salue.*)

ROUX.

Vous pouvez vous dispenser de toutes ces politesses-là; nous ne sommes plus ici à la cour de Versailles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉRY, LÉTUVÉ. (*Cléry met la table.*)

ROUX, coupant le pain par petits morceaux, à Létuvé.

Bien... tu peux leur servir ça, à présent.

LÉTUVÉ, apportant le potage d'abord et passant près de la Reine, à part.

Tout va bien ! (*Il sort pour aller chercher un autre plat. On s'assied : Louis, la Reine et M^{me} Elisabeth au milieu de la table; les deux Enfants aux deux bouts. La Reine sert le potage. Les Enfants se disposent à manger. Sur un signe du Roi, ils s'arrêtent, font le signe de la croix et semblent prier mentalement. La musique accompagne cette scène muette qui ne dure qu'un instant.*)

LÉTUVÉ, apportant un autre plat et le passant entre la Reine et M^{me} Royale, très-bas.

M. de Lauzun et ses amis creusent la route...

ROUX, à Létuvé.

Que dis-tu là, toi, à la femme de Capet ?

LÉTUVÉ.

Je dis qu'elle n'est jamais contente de ma cuisine... Eh bien, si ça ne lui va pas, qu'elle fasse venir son cuisinier des Tuileries!...

ROUX, à Létuvé.

Tu leur sers ça sans que je l'aie examiné? tu as donc oublié tes instructions... Qu'est-ce que c'est que ça?

LÉTUVÉ.

Du veau aux carottes! (*A la réponse brutale de Létuvé à la Reine, les Enfants ont exprimé de l'anxiété. La Reine leur sourit et le calme renaît. Roux, pendant ce temps, a coupé la viande par morceaux.*)

ROUX.

Allons, je suis sûr au moins qu'il n'y a pas de correspondance là-dedans.

LÉTUVÉ.

Non; il n'y a que de la muscade et un peu d'oignon. (*Roux et Létuvé sortent. Tison et un factionnaire sur le palier. On entend au bas de la tour un Crieur de papiers publics.*)

LE CRIEUR.

Voilà la séance de la Convention nationale!... Discussion sur la déchéance de Louis Capet!... (*La famille royale se lève spontanément.*)

nément. *On se présente pour écouter de nouveau la voix du Crieur qui se perd dans le lointain. Cléry et Létuvé, qui sont rentrés, replacent la table. Tison les surveille.*)

SCENE VII.

LOUIS, LA REINE, M^{me} ELISABETH, *sur le devant du théâtre,*
LES ENFANTS, TISON.

LA REINE.

Oseraient-ils voter votre déchéance ?

LOUIS.

Eh ! mon Dieu ! ne faut-il pas s'attendre à tout ?

M^{me} ELISABETH.

La déchéance, ce serait la liberté, sans doute... ce serait une vie heureuse et tranquille dans une médiocrité plus désirable qu'une élévation orageuse.

LOUIS, *autour duquel s'est groupée la famille.*

Que je puisse vous tenir là, toujours sur mon cœur !... je ne demande que cela à Dieu !...

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROUX, MUNICIPAUX, GARDES NATIONAUX, ARTILLEURS,
CLÉRY.

ROUX.

Capet, je suis chargé de te transmettre un décret de la Convention nationale qui abolit la royauté et qui proclame la république.

LOUIS.

Mon sieur, ma royauté a passé comme un songe ; mais ce n'était pas un songe heureux ! Dieu me l'avait imposée, mon peuple m'en décharge !... Je fais des vœux pour que la république lui soit favorable : je ne me suis jamais mis entre son bonheur et lui !...

ROUX, *montrant les décorations que porte le Roi.*

Tu sauras aussi que la Convention a supprimé ces hochets... J'ordonne d'en dépouiller les marques. Rentré dans la classe des autres citoyens, tu dois être traité comme eux ! (*Louis fait un geste plein de dignité à Cléry qui s'approche et reçoit une à une les décorations que le Roi retire.*)

ROUX, *à Cléry.*

C'est à moi qu'il faut remettre ces insignes de l'aristocratie.

LOUIS, *avec force.*

Non, jamais... Je les ai reçus dans mon berceau... il faudra user de violence pour me les enlever...

ROUX.

A la bonne heure... la Convention avisera... (*Il sort avec les Municipaux, les Gardes nationaux et les Artilleurs.*)

LA REINE.

Louis, vous vous élevez à mesure qu'ils veulent vous abaisser. (*Louis embrasse la Reine sur le front et prend le Dauphin par la main. La Reine les accompagne dans la chambre du Roi. A Elisabeth, en sortant.*) Je vous rejoindrai dans un instant, ma sœur. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

TISON, UN FACTIONNAIRE ; puis BARNAVE.

TISON, seul.

Je dégringole... je ne suis plus le geôlier d'un roi, à présent... C'était pourtant assez amusant de commander à des majestés... (*Barnave paraît sur le palier.*)

LE FACTIONNAIRE, à Barnave.

On ne passe pas!...

BARNAVE, lui montrant un papier.

On passe avec ceci.

TISON.

Voyons, voyons ça... (*Il examine le papier.*) C'est trop mal écrit, je ne peux pas lire. (*A part.*) Avec ça, j'ai oublié d'apprendre : déchiffre-moi ça, toi

LE FACTIONNAIRE.

Oui, c'est un permis de la Commune pour visiter la famille de Capet... Entrez, citoyen. (*Tison va sur le palier.*)

SCENE X.

BARNAVE, seul.

Ah! si une voix de mon cœur ne m'avait entraîné, je n'aurais jamais osé pénétrer ici, et montrer aux regards de cette famille abaissée par le sort un témoin de son bonheur passé, de son élévation d'autrefois... Roi si puissant jadis; reine si belle et entourée de tant d'éclat!... Trianon, Versailles, qu'êtes-vous devenus? (*Regardant autour de lui.*) N'était-ce donc pas assez d'être chassé d'un palais, et fallait-il être poussé entre ces murailles par une fatalité aveuglement inexorable!... Ah! qu'il y a de cruelles nécessités dans une révolution qui renouvelle la face de tout un peuple!... Dans ces grands chocs d'idées et d'événements, on voit toujours quelques familles, quelques âmes en qui se personnifie le malheur commun, et sur qui les calamités, le sang, les larmes de tout un empire viennent se concentrer comme sur des êtres expiatoires!... C'est là aussi que l'opinion se tait et que l'histoire elle-même, oubliant un moment sa par-

tialité pour la cause des peuples, n'a plus d'autre cause, d'autre gloire et d'autre devoir que la pitié!... (*Moment de silence. La nuit est venue. Tison pose une lampe grossière sur la table et retourne sur le palier.*) Mais où donc sont-ils? (*La Reine sort de la chambre du Roi.*)

SCÈNE XI.

BARNAVE, LA REINE.

BARNAVE.

La reine!

LA REINE, s'arrêtant sous le regard attristé de Barnave.

Ah! monsieur, vous avez peine à me reconnaître, n'est-ce pas?

BARNAVE.

Madame...

LA REINE.

Le malheur et la souffrance ont mis un siècle entre les tours du Temple et les jardins de Trianon! Trianon! (*Souriant avec tristesse.*) Je vous y recevais, s'il vous en souvient (*montrant ses vêtements*), avec une toute autre parure, et mon costume n'y ressemblait guère à ces vêtements de la pauvreté!

BARNAVE.

Madame, si quelque chose pouvait ajouter à mon respect, à mon admiration, ce serait cette pauvreté dont vous parlez; ce serait ce malheur inouï que vous supportez avec tant de noblesse!... Mes hommages sont plus profonds que ceux qu'on vous adressait dans les salons des Tuileries.

LA REINE.

Eh bien! monsieur, je vous disais autrefois, en riant, que vous étiez un novateur... Pensez-vous que les théories nouvelles aient été poussées jusqu'à une limite assez avancée?... Le descendant de vingt de vos rois, la fille des Césars d'Allemagne, enfermés dans cette prison, abandonnés à des geôliers sans pitié, livrés à toutes les tortures, à tous les avilissements. Un père et une mère épouvantés sur la destinée de leur famille... Ces murailles odieuses comparées aux lambris de nos palais; l'insulte à la place des hommages; notre manteau royal transformé en misérables haillons, tout cela, monsieur, tout cela suffit-il enfin à prouver à la France et au monde qu'on est en progrès et que la révolution a marché?... (*Les larmes succèdent à son animation.*)

BARNAVE.

Madame, ne me cachez pas vos larmes; les miennes remplissent mon cœur... Madame, vous ne saurez jamais à quel point j'ai ressenti le contre-coup de vos infortunes! Je n'osais pas vous revoir, car je savais qu'à vous revoir ainsi tout mon cou-

rage m'abandonnerait... Vous êtes victime d'une de ces fatalités^s qu'on enregistre dans les annales des rois à côté des supplices des martyrs... Non, nous ne savions pas qu'on en viendrait à ce point... Les flots que nous avons déchaînés nous ne pouvions nous attendre qu'ils monteraient à cette hauteur. Le peuple s'est remué jusque dans ses dernières profondeurs, et nous n'avons pu préserver le vaisseau qui vous emportait... Malheur éternel à ceux qui vous ont caché les écueils sous des fleurs; justice pour moi qui voulais vous voir aborder à d'autres rivages!... Tenez, madame, vous avez trop souffert; je ne veux plus savoir que vous souffrez... Les soupçons m'ont atteint et déjà les menaces m'arrivent : qu'importe pour moi!... Mais tandis que je suis encore libre, et puisqu'un pouvoir inquiet et terrible ne m'a pas encore voué à la mort, son infatigable et obéissant auxiliaire, je veux que vous puissiez embrasser vos enfants ailleurs que sous les regards des geôliers; je veux qu'un asile vous soit donné où vous puissiez respirer, et peut-être accorder un souvenir à mon dévouement, un regret à ma mémoire!...

LA REINE.

Un asile, monsieur!

BARNAVE.

Vous le savez, on a décrété la déchéance du roi... C'est un grand pas franchi, mais ce n'est peut-être pas la dernière limite où veuille s'arrêter ce génie indomptable qui pousse la révolution comme un ouragan...

LA REINE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

BARNAVE.

Je veux vous dire à vous, au roi, à ses conseils s'il en a encore, à monsieur de Malesherbes, ce noble cœur, qu'il faut demander à la Convention la faveur... la faveur de l'exil!...

LA REINE.

L'exil!...

BARNAVE.

Oui, madame, c'est là votre refuge.

LA REINE.

Eh quoi, monsieur, nous aurions de nouveaux malheurs à redouter?...

BARNAVE.

Madame, vous êtes épouse et mère, songez à ceux que vous aimez!... Songez à ces hommes égarés que chaque jour on pousse à de nouveaux excès... Le peuple n'est pas complice des crimes que commettent des misérables qui se rient des lois im-

puissantes... Mais il y a autour de nous une atmosphère de fièvre, et le vertige peut monter des derniers rangs jusqu'à ceux qui sont maîtres de votre destinée... Mes amis et moi nous vous soutiendrons de tout notre zèle, nous ferons comprendre qu'en demandant l'exil, vous abdiquez tout souvenir de votre puissance pressée... Croyez-moi, madame, nous vous sauverons... Je vous sauverai, moi !... Je... Quels sont ces cris !... (*On entend une rumeur qui se rapproche en grossissant.*)

LA REINE.

Eh ! monsieur, voilà les seules acclamations que nous entendons maintenant, et je vous assure qu'on n'en est point avare. (*Les cris se sont rapprochés. — Violent tumulte. Des torches éclairent à l'extérieur les croisées. Cris plus violents encore. Tous les personnages du tableau sont accourus. La Reine, courant à une fenêtre, pousse un long cri d'effroi et écarte les deux enfants qui la suivaient.*)

LOUIS.

Qu'est-ce donc ?

LA REINE, le retenant.

N'approchez pas, Louis !

BARNAVE.

Qu'y a-t-il ?

TISON.

C'est la tête de la Lamballe !

BARNAVE, qui a regardé par la fenêtre.

Oh ! les misérables ! mais qui donc les pousse à souiller ainsi la plus sainte des causes !...

ROUX, à part.

Citoyen Barnave, ce que tu dis là pourrait te coûter cher...

La Reine, atterrée par le sanglant spectacle qui s'est offert à sa vue, et dont toute la force s'est épuisée à empêcher le roi et ses enfants d'en être témoins, tombe anéantie dans les bras de Louis. On la place sur un siège ; sa tête est appuyée sur le cœur du roi ; M^{me} Elisabeth lui prodigue les soins les plus tendres ; ses deux enfants, à genoux près d'elle, semblent prier pour leur mère. De l'autre côté du théâtre, Tison bat le briquet pour allumer sa pipe ; Roux est auprès de lui. Dans le milieu de la scène, Barnave, seul, prend la part la plus vive à la situation de cette famille ; dans le fond, des municipaux ; aux fenêtres, des gardes nationaux et des artilleurs semblent suivre des yeux l'attroupement dont on entend encore les clameurs et les vociférations.

(*Le rideau tombe.*)

ACTE VI.

HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le jardin du Prieuré du Temple. A gauche du spectateur, les deux tours qui servaient d'entrée à l'habitation du Grand-Prieur : deux escaliers conduisent aux portes de ces deux tours qui, par l'intérieur, ne communiquent pas entre elles. A droite, un corps de garde, appuyé au mur d'enceinte du Prieuré : au delà de ce mur, on aperçoit les maisons de la rue de la Corderie, dont les étages supérieurs ont vue sur le jardin. Au milieu du théâtre, depuis l'avant-scène jusqu'au fond, une rangée de marronniers, promenade réservée à la famille royale. Au fond, la continuation du mur d'enceinte et l'aspect des maisons qui en sont voisines. Des canons, placés au delà du corps de garde, sont braqués sur la promenade et sur la porte des tours. A l'angle de la seconde tour, on voit une petite porte basse qui, ouverte, laisse apercevoir une sorte de cuisine, dans laquelle est Létuvé. Au lever du rideau, des gardes nationaux, les artilleurs de la garde nationale, sont placés, les uns près du corps de garde, les autres, près des pièces de canon ; d'autres, enfin, sont assis sur les escaliers des tours.

SCÈNE I.

LE GARDE NATIONAL, GARDES NATIONAUX, ARTILLEURS DE LA GARDE NATIONALE, LÉTUVÉ, dans la cuisine, puis TISON.

LE GARDE NATIONAL, secouant sa pipe.

Ah ça, mais quelle heure est-il donc ?

LÉTUVÉ, sur la porte de la cuisine et grattant une carotte.

Attendez, j'ai commencé à dix heures ; j'en suis à ma douzième carotte ; onze heures vont sonner...

LE GARDE NATIONAL.

Ah ! voilà le moment de la promenade des Capets...

LÉTUVÉ.

Oui, ils se promènent, ils prennent l'air pendant que je me brûle le sang à faire leur fricassée... Ils ont trop d'agrément, ce n'est pas juste. (On entend dans la rue de la Corderie un orgue qui joue l'air : Une fièvre brûlante. La Reine paraît à une fenêtre de la tour.)

TISON, qui est descendu par la porte de la tour et qui l'a refermée.

Oh ! cet air-là ne me paraît pas suffisamment patriotique..... (L'orgue change d'air et joue : O Richard, ô mon roi ! Ah ça, mais

c'est un conspirateur que cet animal-là !... Je vais voir ce que c'est... (*Il sort.*)

LÉTUVÉ, à part, et sur la porte de la cuisine.

Pardi ! c'est M. de Lauzun, et s'il joue plus tard : *Oui, c'est demain, demain, que l'hyménée, etc.*, nous saurons ce que ça veut dire.

SCENE II.

LES MÊMES, TISON, LAUZUN, en joueur d'orgue.

TISON, ramenant brutalement Lauzun.

Arrive ici, toi; tu me fais l'effet d'un suspect!

DE LAUZUN, parlant avec l'accent savoyard.

Non, je suis un Savoyard...

TISON.

Savoyard, c'est possible; mais, pourquoi joues-tu de ces airs-là?...

DE LAUZUN.

Dam! parce que c'est l'orgue qui les joue... Je l'ai acheté comme ça; il joue de ces airs-là, je ne puis pas en jouer d'autres... Vous qui avez l'air d'un malin, vous ne pourriez pas lui faire chanter autre chose... Les orgues, voyez-vous, ça n'est pas politique... ça dit blanc, ça dit rouge, ça dit bleu... c'est une manivelle qui tourne pour tout le monde... et le pauvre Savoyard reçoit ainsi une petite pièce de chacun... Si vous préférez la *Marseillaise*, la *Carmagnole*, je n'ai qu'un cran à faire...

TISON.

A la bonne heure, voilà des airs qui conviennent à des cœurs patriotes; mais ta Fièvre brûlante et ton Richard, un ci-devant roi d'Angleterre, va chanter ça aux aristocrates... (*On entend une cloche dans la tour.*)

TISON, à Lauzun, en allant ouvrir la porte.

Reste là... tu joueras quelque chose aux Capets...

LE GARDE NATIONAL, causant dans un groupe avec Létuvé.

Voilà Capet qui va descendre.... (*On voit descendre par l'escalier de la tour, Roux et les deux Municipaux; les enfants, la Reine et M^{me} Elisabeth passent ensuite; Louis, suivi de Cléry, vient après; le Garde national et des Artilleurs affectent de jeter des bouffées de fumée à la figure du Roi. Celui-ci s'arrête sur un des degrés, et après avoir promené un regard de noblesse sur ces hommes les salue avec dignité. Les Gardes nationaux, émus de cette attitude résignée, retirent leurs pipes, reculent d'un pas et saluent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUIS, LA REINE, LES ENFANTS, M^{me} ELISABETH,
ROUX, MUNICIPALS, CLÉRY, DEUX GUICHETIERS.

ROUX.

Capet, voici l'heure de liberté que la Commune accorde tous les jours à ta famille... Tison, je te laisse à toi et à tes hommes, la surveillance des prisonniers !... (*Il sort avec les Municipaux ; Cléry prépare des quilles, le Dauphin se met à jouer. Le Roi se promène avec M^{me} Elisabeth et la Reine ; M^{me} Royale joue au volant.*)

TISON, à Létuvé, qui est dans sa cuisine.

Ça sent bon ta cuisine... Qu'est-ce que tu leur fais donc là ?...

LÉTUVÉ.

Une soupe aux choux ; c'est assez bon pour eux... (*Saisissant le moment où la Reine passe devant lui.*) Pour demain je leur ferai un vol-au-vent qui sera soigné !..

TISON.

Avec des boulettes ?..

LÉTUVÉ.

Sans boulettes, j'espère...

LA REINE, bas à Louis.

Demain !.. Nos amis ne se ralentissent pas !..

LOUIS, de même.

Non, regardez ces fenêtres ; nous avons encore là des cœurs fidèles...

(*On voit à une fenêtre de la rue de la Corderie, un écriteau sur lequel est écrit : ESPOIR. Un autre paraît à une fenêtre plus éloignée, on y lit le mot : DEMAIN !.. Ces écriteaux disparaissent vivement.*)

LA REINE.

M. de Lauzun est là...

LOUIS.

Où donc ?..

LA REINE.

A côté de nous, avec cet orgue...

LOUIS.

Ah !...

TISON, à Lauzun.

Voyons, Savoyard, est-ce que tu n'as rien d'agréable pour les Capets ?... (*Bas.*) Quelque chose qui les vexa un peu ?... Ils ont l'air trop content aujourd'hui...

DE LAUZUN.

Oh ! j'ai une fameuse chanson, la Carmagnole !.. Je m'en vas leur en régaler les oreilles..

TISON, *aux Gardes nationaux.*

Ecoutez, vous autres !.. (*On entoure Lauzun. La famille royale continue de se promener.*)

DE LAUZUN, *chantant et s'accompagnant sur l'orgue :*

Madame Vêto avait promis

De faire égorger tout Paris;

Mais son coup a manqué,

Grâce à nos canonniers.

Dansons la Carmagnole,

Au joli son,

Dansons la Carmagnole,

Au joli son

Du canon.

Et si vous voulez la chanson, la voilà... A un sou pour tout le monde !.. c'est à dire cinq centimes... (*A Tison.*) En voilà une, citoyen...

TISON.

Je n'en ai pas besoin, moi, je n'ai jamais appris à lire ; mais je la sais par cœur... Donne-la à la Vêto, ça la fera rire...

DE LAUZUN, *à part.*

Ah ! il ne sait pas lire !.. (*Haut.*) Je n'ai pas l'habitude de parler aux grands; donnez-la vous-même, citoyen...

TISON.

Oh ! ces grands-là sont bien petits, va... Je vais leur passer la chose, moi !..

DE LAUZUN, *à part.*

Il porte mon billet imprimé et il ne se doute de rien....

TISON, *qui est allé à la Reine.*

Dites donc, citoyenne Capet, le Savoyard vous envoie sa chanson... Apprenez-la bien et faites-la lire à votre famille, ça l'instruira... (*Il donne la chanson à la Reine, qui a l'air de la recevoir avec répugnance.*)

LA REINE, *à part à Louis.*

Il doit y avoir quelque chose... (*Tison est revenu vers Lauzun; la Reine se promenant autour du Roi et de Cléry, lit ceci :*) Demain, à votre promenade, la garde sera composée d'amis dévoués... Ne vous effrayez pas si vous êtes spontanément entouré et entraîné dans le corps de garde... Il y a une issue secrète qui vous conduira dans une maison sûre .. Ce sera positivement pour demain, si vous entendez tout à l'heure, dans la rue, l'air : *Oui, c'est demain, demain que l'hyménée.*

TISON, à *Lauzun*, qui distribue des chansons.

Allons, tu as assez vendu de chansons, toi... file !..

DE LAUZUN.

Pour une malheureuse pièce de quinze sous que j'ai gagnée ici, je ne tiens pas à rester...

LA REINE, à *Lauzun*, avec ironie.

Si ceux qui nous tiennent ici nous avaient laissé quelque argent, je vous récompenserais pour la respectueuse chanson que vous m'avez fait remettre... Enfin, nous sommes soumis à tout, et nous acceptons tout !..

TISON, à *Lauzun*.

Et bien, te voilà payé, toi... Va-t'en !.. (*Lauzun sort, accompagné d'un guichetier.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins LAUZUN.

TISON, aux *Gardes nationaux*.

Ne trouvez-vous pas cela étonnant, vous autres ?.. Madame Vêto qui fait sa tête et qui a l'air de mécaniser les chansons des vrais républicains ?.. C'est que tout ce qui est dit là dedans, c'est de la pure vérité !.. Tout l'argent qu'elle a mangé à la France, ça ne tiendrait pas dans les tours du Temple... Il lui fallait des diamants, des carrosses à huit chevaux et des amoureux brodés sur toutes les coutures !..

LOUIS, qui s'est fait violence pendant les insultes de Tison.
Que dis-tu là ?..

TISON.

Ce que tout le monde dit...

LOUIS, écartant sa famille groupée autour de lui.

Je te savais sans pitié, je ne te savais pas lâche et dégradé à ce point !.. (*Il écarte encore les siens.*)

TISON.

Capet !..

LOUIS, s'approchant.

Ah ! tu parles ainsi d'une reine, d'une mère, devant son mari et devant ses enfants !.. Le dernier des hommes aurait vu que ma fille était là !.. Si tu jetais l'outrage à l'écart, on passerait comme si on entendait un reptile, voilà tout !.. Mais ici, au milieu de ma famille, c'est infâme et je te défends...

TISON.

Tu me défends, toi, mon prisonnier !..

LOUIS

Ton prisonnier ?.. Mon corps est enfermé dans ces murailles,

mais tu n'as jamais eu le pouvoir d'un instant sur mon âme et sur ma pensée... Tu n'es qu'un vil instrument de tyrannie et de persécution, que je traîne à mon pied comme le boulet... Voici la première fois que je te parle, car, à te voir, dans ta férocité brutale, je te refusais le sentiment et te plaignais comme une nature étrangère à l'humanité !..

TISON.

Capet, tu n'es plus roi pour parler comme ça !..

LOUIS.

Je suis homme, et tout le sang de mes veines s'est révolté à tes insultes !..

TISON.

Te révolter... Eh ! eh !.. je suis là !..

LOUIS.

Resserre encore nos chaînes, deviens encore plus impitoyable, si c'est possible, mais prends-y garde, je ne veux plus entendre ce que j'ai entendu !..

TISON.

Et si ça me plaît ?..

LOUIS.

Je te l'ai dit je ne veux plus !..

TISON.

Eh bien, moi, je n'ai à respecter ni toi, ni les tiens, encore moins ta femme !..

LOUIS.

Misérable !.. (*Il le saisit au collet, le pousse violemment et Tison va tomber au milieu des Gardes nationaux.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROUX.

ROUX, *accourant.*

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?..

LOUIS.

Il y a, monsieur, qu'un roi en est réduit à lutter avec un géôlier...

ROUX, *regardant Tison.*

Tison !..

TISON.

On disait qu'il avait tant de douceur, merci !.. Pour une parole que j'ai dite...

LOUIS.

Pour un outrage, que je ne pouvais subir sans abdiquer ma dignité d'homme, sans oublier mes devoirs de père de famille !..

(*Se tournant vers Roux.*) Monsieur, la patience humaine a ses bornes, et, puisque le moment est venu, je parlerai, et j'en appelle à votre conscience pour recueillir mes paroles et les transmettre à qui de droit !.. Dieu m'est témoin que j'ai supporté avec résignation mon terrible passage du pouvoir suprême à la captivité ! Je me suis fait une loi de donner à tous les miens l'exemple de l'obéissance aux volontés du ciel... Cette tempête inouïe qui s'est déchaînée sur nous, j'en ai entendu tous les éclats sans que mon visage trahît les cruelles émotions de mon âme... On a pris cela pour de la faiblesse ou de l'insensibilité, on s'est trompé.. J'étais fidèle au devoir que je m'étais tracé de ne pas ajouter aux alarmes de ma malheureuse famille !.. Ma puissance jetée à terre, abattue, j'ai dit comme le Christ : mon royaume n'est pas de ce monde, et à la place de ma couronne d'autrefois, j'ai accepté la couronne d'épines... Mais écoutez-moi, monsieur, votre devoir est de m'écouter, car vous êtes intermédiaire entre nous et ceux qui nous ont fait leurs prisonniers... Si je suis banni de la classe des rois, je réclame de n'être pas mis au ban de l'humanité.... La persécution s'est faite, envers moi et les miens, insultante, mesquine, provocatrice. On oublie que nous sommes une famille de prisonniers, on oublie la pitié, on oublie la pudeur !... Quoi qu'il soit advenu en France, c'est une généreuse nation qui ne peut être complice en cette circonstance..... N'importe qui gouverne, aucun pouvoir ne voudrait s'abaisser à une tyrannie aveugle, inutilement cruelle ; à ces mille détails, raffinement de supplice, inventions d'êtres pervers, devenus geôliers et avides de la science du mal... Faites donc votre rapport, monsieur !... Epargnez à l'histoire la honte et la douleur d'enregistrer un martyr si flétrissant pour ceux qui l'auraient toléré... Epargnez-moi des plaintes qui ne conviennent ni à ma dignité ni à celle de mes ennemis !.. Epargnez-moi le regret de me livrer encore à la violence devant mes enfants effrayés et contre des hommes qui ne valent pas un mouvement de ma colère !...

ROUX.

Je rapporterai tes paroles à la Commune... Si Tison a outrepassé ses ordres, il a eu tort. (*A Tison.*) Toi, reste tranquille, je ne veux pas de bruit ici. (*A Louis, en tirant sa montre.*) Vous, vous avez encore quelques minutes à vous promener. (*Il sort avec les Municipaux.*)

LÉTUVÉ, qui, de la porte de la cuisine, a suivi la scène avec anxiété.

Vieux gueusard de Tison, va !... Il faudra que je lui mette dans sa soupe une livre de mort-aux-rats.

SCENE VI.

LES MÊMES, moins ROUX et LES MUNICIPALS.

LA REINE, à *M^{me} Royale*.

Remettez-vous, ma fille, et apprenez comme nous à vous résigner... Reprenez votre jeu.

LOUIS, au *Dauphin*.

Je t'ai donné un exemple de violence, mon pauvre enfant; mais un homme ne doit jamais laisser insulter ni sa mère, ni sa sœur, ni sa femme!

LE DAUPHIN.

Tu as bien fait, père... Je n'ai pas eu peur... je sais combien tu es fort, et j'étais bien sûr que tu corrigerais ce méchant Tison. (*Louis va placer les quilles pour faire jouer le Dauphin. On entend dans la rue l'orgue qui joue l'air : Oui, c'est demain, demain que l'hyménée.*)

LA REINE, bas à *Louis*.

Enfin, plus qu'une nuit à passer dans ces horribles murailles!

SCENE VII.

LES MÊMES, ROUX, MUNICIPALS, COMMISSAIRES.

ROUX.

Capet, je suis chargé de te signifier cet arrêté de la Commune. « A partir d'aujourd'hui, Capet sera séparé de sa famille... (*Mouvement de douleur de la famille.*) Toute promenade dans le jardin sera interdite à l'avenir! »

ÉLISABETH, courant à *Louis*.

Mon frère!

LA REINE, à *part*.

Tous nos projets renversés! toutes nos espérances perdues!... (*Haut et s'attachant au Roi.*) Nous séparer! Mais, tuez-le donc, tuez-nous tous... mais n'essayez pas de nous séparer!

LOUIS.

Et pourquoi cet attentat contre les affections de la famille?... C'est la torture morale, bien plus cruelle que cette torture que j'ai abolie.

LA REINE et *M^{me} ÉLISABETH*.

Nous ne le quitterons pas!

ROUX.

C'est un arrêté de la Commune, et je dois le faire exécuter par tous les moyens qui sont en mon pouvoir!

LA REINE.

Venez donc nous arracher de ses bras!.. (*Tison et les Guichetiers font un pas en avant.*) Nous séparer! Je ne le veux pas..... Je résisterai s'il le faut!...

LOUIS.

Épargnons-leur un crime!... (*Avec sensibilité.*) Espérons que cette rigueur s'adoucirait et que je pourrais encore vous presser sur mon cœur! (*Il écarte doucement sa famille qui fond en larmes. A Roux.*) Conduisez-moi où vous voudrez, monsieur!

ROUX, à Tison.

Dans la petite tour!... (*Roux et Tison conduisent le Roi à l'escalier de la petite tour. Louis s'est arrêté sur les derniers degrés de l'escalier qu'il monte, et se retourne vers sa famille qu'il bénit.*)

LOUIS.

Adieu, famille désolée! Ma pensée ne vous quittera pas, et je vous place sous la sauvegarde de Dieu! (*Les Gardes nationaux et les autres personnages, diversement groupés, ont assisté à cette scène, les uns avec indifférence, les autres avec attendrissement. Le rideau tombe.*)

ACTE VII.

NEUVIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle élevée d'une des tours du Temple; cette salle est peu spacieuse et on y arrive par un escalier qui aboutit au palier du fond. Une petite porte latérale conduit à la chambre à coucher du Roi.

SCÈNE I.

CLÉRY, puis, TISON, GUICHETIERS.

CLÉRY, assis à la porte de la chambre du Roi.

Condamné depuis hier par un arrêt qui doit recevoir son exécution dans les vingt-quatre heures, il dort aussi bien qu'à Versailles et mieux qu'aux Tuileries!... Ah! si ses ennemis les plus inflexibles voyaient comme moi cette sainte résignation, ils se repentiraient de leur rigueur et rendraient un père à sa famille... Sa famille, voilà deux mois qu'il ne l'a vue, et il va partir peut-être sans la revoir!... Pauvre mère! pauvres enfants! ils savent aujourd'hui et la condamnation et ses funestes suites... Quelle doit être leur désolation, mon Dieu, de ne pas savoir s'il leur sera permis de l'embrasser une dernière fois!... (*Cinq heures sonnent à l'horloge de la Tour.*)

LOUIS, de sa chambre.

Cléry! n'est-ce pas cinq heures qui viennent de sonner?

CLÉRY, avançant sur le pas de la porte.

Oui, sire...

LOUIS.

Venez, mon ami... Il faut que je me lève de bonne heure... J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui... (*Cléry entre dans la chambre du Roi.*)

UN GUICHETIER, à Tison qui descend le théâtre.

Citoyen Tison, qu'est-ce qu'il y a à faire, ce matin?

TISON.

Il y a à laisser les portes fermées et à te taire.

LE GUICHETIER.

C'est bon, c'est bon, on se taira; mais vous n'êtes pas tendre depuis hier, vous!

TISON.

Dam! je suis tendre comme un verrou... Est-ce que ce n'est pas notre métier à nous autres? Joli métier!... Allons, filez, et que tout soit propre dans les escaliers! Ayez un peu une tenue honnête pour aujourd'hui, si c'est possible... Vous avez l'air d'un tas de loups qui gardent des moutons!... On peut faire son devoir et être poli... Voyez-moi!

LE GUICHETIER, à part.

Oui, avec ça qu'il est si charmant!

TISON, à part en allant sur le palier avec les Guichetiers.

Je ne sais pas ce que j'ai, moi, aujourd'hui... L'état ne me va plus!

SCÈNE II.

LOUIS, CLÉRY, puis ROUX, MUNICIPAUX.

LOUIS, à Cléry.

Merci, Cléry... vous m'avez habillé pour la dernière fois, et vous l'avez fait avec tous les soins et tout le respect que vous me portiez à Versailles... Voilà la véritable fidélité, celle qui suit le malheur jusqu'au dernier jour... Mon ami, voyez si les commissaires de garde au Temple peuvent se rendre auprès de moi!... (*Cléry va au fond et parle à Tison, qui l'écoute avec respect et descend rapidement l'escalier.*) Voyons, mon testament, le voilà, ainsi que ma lettre à la Convention... Quels amis pourront me voir aujourd'hui?... Malesherbes, sans doute, et l'abbé de Firmont, je l'espère... (*Avec émotion.*) Et la reine, et ma sœur, et mes enfants!... (*A Roux, qui entre.*) Je vous ai fait demander, monsieur, pour vous remettre une lettre que j'adresse à la Convention... Je lui demande, pendant ces derniers moments, à voir, sans témoins, mes enfants et ma femme!... Je prie aussi la Convention de s'occuper du sort de cette malheureuse famille

et de lui permettre de se retirer librement où elle jugera convenable de chercher un asile...

ROUX, *qui a pris un ton plus réservé.*

Je vais m'occuper exactement de remplir la mission que vous me donnez...

LOUIS.

Je vous prie aussi, monsieur, de vouloir bien envoyer à cette adresse pour prévenir un digne ecclésiastique, qui m'a promis de m'assister, que l'heure est arrivée... Monsicur Edgeworth de Firmont, rue du Bac, numéro 87.

ROUX.

Quant à cette dernière volonté, j'ai ordre de ne pas m'y opposer... de même qu'à une entrevue entre vous et le citoyen Malesherbes, votre défenseur... (*Le Roi fait quelques pas en arrière, et s'incline comme s'il congédiait une audience de cour.*)

LOUIS.

Allez, messieurs, allez!...

CLÉRY.

Sire, ne voulez-vous rien prendre pour soutenir vos forces?...

LOUIS.

Tout à l'heure, mon ami... un morceau de pain... (*Cléry sort et descend avec Tison. Louis s'assied et semble plongé dans ses réflexions. Malesherbes entre, s'arrête un instant à le considérer et vient tomber à ses genoux. Le Roi le relève et le prend dans ses bras.*)

SCENE III.

LOUIS, MALESHERBES.

MALESHERBES, *d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Ah! sire... Moi qui vous aimais comme un fils, ma conviction, mes larmes, mes efforts, tout a été impuissant pour fléchir vos juges!...

LOUIS.

Mon ami, je pardonne à ce tribunal, sorti d'événements si terribles... Nous n'avions pas de juges; et les juges n'avaient point d'accusé... Nous étions en présence de passions politiques qui ont voulu condamner un principe...

MALESHERBES.

Mais, ce principe, c'est un roi innocent, c'est un père de famille qui va mourir!

LOUIS.

Pleurez le père de famille; mais qu'importe le roi? (*Comme pour changer le cours des pensées.*) Dites-moi, mon ami... quelquefois dans les situations les plus extrêmes, on aime à connaître

les détails, les incidents qui ont pesé sur votre destinée... Quel a été le nombre des votants pour... contre moi?

MALESHERBES.

Trois cent soixante-six...

LOUIS.

Et quelle était la majorité absolue?

MALESHERBES.

Trois cent soixante et un, sire...

LOUIS.

Cinq voix!... cinq voix qui feront verser bien des larmes à de pauvres enfants et à leur mère!... Barnave, Pétion et Manuel n'ont sans doute pas voté contre moi?

MALESHERBES.

Oh! non, sire.

LOUIS.

Ah! tant mieux!... Malesherbes, je crains bien que votre affection pour moi et que l'appui que vous m'avez donné ne vous soient funestes un jour!

MALESHERBES.

Que puis-je redouter, moi, arrivé à mes derniers jours?... Je désire fermer les yeux pour jamais sur les malheurs de notre pays... Que peuvent-ils me prendre?... la vie, une chose dont je ne veux plus?...

LOUIS.

Ne parlez point ainsi, Malesherbes... Vivez pour reporter sur les miens tout le dévouement que vous m'aviez montré... Songez donc!... je ne serai plus là, moi!... Promettez-moi de les suivre dans l'exil, si l'exil leur est accordé; promettez-moi de me remplacer auprès d'eux, et d'être le père de cette famille orpheline... C'est un devoir que mon cœur lègue au vôtre!

MALESHERBES.

Je vous le jure, sire, par ce moment suprême! (*Il va pour s'agenouiller.*)

LOUIS, le relevant.

Dans mes bras, mon ami, dans mes bras! Allez, maintenant, allez!... Un pauvre condamné qui doit mourir à heure fixe a bien peu de temps à donner. (*Malesherbes serre les mains du roi et sort en pleurant.*)

SCÈNE IV.

LOUIS, CLERY, TISON.

LOUIS.

Celui-là n'était pas souvent de l'avis de mes ministres... C'était le plus sage peut-être, et c'était assurément le plus dévoué.

Enfin ! (*Cléry entre avec Tison : Cléry porte un morceau de pain sur une assiette ; Tison, un verre et un carafon de vin, également sur une assiette.*)

CLÉRY.

Voilà ce que vous m'avez demandé, sire. (*Le Roi rompt le pain dont il mange un morceau.*)

LOUIS.

Vous le voyez, mon pauvre Cléry, je mange debout comme un voyageur qui n'a pas le temps de s'asseoir sur la route...

TISON, s'approchant.

Buvez un peu de vin, ça soutient.

LOUIS, à qui Tison a versé un demi-verre de vin.

Merci!... (*Il boit et remet le verre sur l'assiette.*) Tison, j'ai eu un jour avec vous un mouvement de violence... Pardonnez-moi à cause de cette heure.

TISON, avec émotion.

Oh ! des pardons !... Il n'y en a pas mal à accorder ici, et vous n'en avez pas besoin, vous ! (*L'abbé Edgeworth de Firmont paraît sur le palier.*)

LOUIS.

Voyez qui est là, Cléry.

CLÉRY.

Monsieur l'abbé Edgeworth de Firmont.

LOUIS.

Qu'il soit le bienvenu !

SCÈNE V.

LOUIS, L'ABBÉ EDGEWORTH DE FIRMONT, puis ROUX,
LES MUNICIPAUX.

LOUIS.

Je suis bien heureux de vous voir, monsieur de Firmont.

L'ABBÉ.

Ah ! sire, de quelle mission me vois-je chargé ?

LOUIS.

De la plus belle et de la plus sainte, celle du prêtre chrétien !
Consoler et soutenir jusqu'au dernier moment de la vie !

L'ABBÉ.

Jamais mon ministère n'a été mis à une épreuve aussi grande
et aussi douloureuse !

LOUIS.

Vous la supporterez, mon ami, avec le courage que donne la
foi... Et moi, me voici arrivé à la seule affaire qui doit m'occu-
per ici-bas, paraître pur devant Dieu afin de préparer à moi-
même et aux miens une vie meilleure... Ma famille, monsieur

de Firmont, c'est là le sujet de mes pleurs... Pourquoi faut-il que j'aime tant, et surtout, hélas! que je sois tant aimé! (*Avec fermeté.*) Mais, c'en est fait avec la terre, il faut songer à l'éternité!...

ROUX.

Capet, je vous annonce que la Convention vous autorise à voir votre famille sans témoins...

LOUIS.

Quand, monsieur ?

ROUX.

A l'instant, si vous voulez.

LOUIS.

Oui, sans doute, à l'instant! Ne tardez pas... qu'on les amène! (*Roux et les Municipaux sortent.*)

LOUIS, à l'Abbé.

Entrez, entrez ici; je crains que votre vue ne redouble leur douleur!... (*L'Abbé entre dans la chambre du Roi. A part.*) Oh! mon Dieu, c'est maintenant que ma force m'abandonne!

SCENE VI.

LOUIS, LA REINE, M^{me} ELISABETH, LE DAUPHIN, M^{me} ROYALE, CLÉRY. (*La Reine paraît, tenant son fils par la main, et s'élance la première dans les bras du Roi. M^{me} Elisabeth suit avec M^{me} Royale. Cléry referme la porte sur eux. Le Roi force tendrement la Reine à s'asseoir sur un siège à sa droite, et M^{me} Elisabeth sur un autre, à sa gauche. Il s'assied entre elles. Les deux Princesses l'entourent de leurs bras et collent leur tête sur son sein. M^{me} Royale, le front penché et les cheveux répandus sur les genoux de son père, est comme prosternée sur son corps. Le Dauphin est assis sur un des genoux du Roi, un de ses bras passé autour de son cou. Pendant quelques instants, aucune parole n'est prononcée, on n'entend que des sanglots.*)

LOUIS, reprenant quelque fermeté.

Antoinette, Elisabeth, mes enfants, je vous en prie, reprenez un peu de courage, si vous voulez que je retrouve le mien!

LA REINE, d'une voix étouffée.

Du courage, quand nous vous voyons pour la dernière fois! quand nous savons qu'aujourd'hui! (*Serrant convulsivement ses Enfants contre elle.*) Non! non!

LOUIS, après un regard désespéré sur la Reine et sur ses Enfants.

Oh!... Elisabeth, je vous ai vue toujours si soumise aux volontés de Dieu!... Consolez-les donc en leur montrant le ciel où nous devons nous réunir pour l'éternité!...

ÉLISABETH.

Mon frère, toute ma religion ne m'a pas aguerrie contre ces déchirements du cœur... Ce calice est trop amer !

LOUIS.

Qui sait?... L'espérance est peut-être au fond de cet abîme de douleurs ! Dieu nous réserve peut-être un éclatant retour de sa bonté !

LA REINE.

Non, votre destinée est marquée, et l'heure terrible est venue. Non, nous ne voulons pas espérer, et tout allègement à notre torture nous semblerait un crime... Louis, si du moins nous n'avions pas été séparés si longtemps ; si nous avions pu vous montrer toute notre tendresse !... Ah ! voilà donc ce qui nous attendait lorsque, de notre prison, nos prières, nos vœux, toutes les aspirations de notre âme montaient vers vous !... (*Avec un éclat convulsif.*) Ah ! c'est ainsi qu'ils vous rendent à mes embrassements ! Et ils n'ont pas songé à nous frapper du même coup !... Non, car c'eût été un bienfait !

LOUIS, *au Dauphin.*

Louis, mon cher enfant, écoute-moi, et que mes paroles restent dans ton souvenir... Si jamais l'inconstance des peuples remet nos ennemis dans tes mains, pardonne-leur comme je leur pardonne.

LE DAUPHIN.

Oui, mon père...

LOUIS.

N'oublie pas qu'au moment suprême, un roi garde la sérénité de son âme s'il peut offrir à Dieu, en expiation de ses fautes, les témoignages de sa clémence et de sa bonté ! (*Allant à la Reine et prenant sa fille dans ses bras.*) Thérèse, ma fille !... (*Il pleure sur elle en se cachant.*)

LA REINE, *amenant un peu le Roi à l'écart.*

Louis, je devrais peut-être me montrer plus résignée devant nos pauvres enfants, mais je ne me sens pas cette vertu... Non, voyez-vous, je n'ai plus rien, en ce moment, rien de ma résolution d'autrefois... Je suis abattue en songeant que je vais vous perdre pour toujours ! Louis, je ne veux pas vous quitter ! Qu'ils me donnent une année, quelques jours, encore quelques jours ! passés avec vous dans l'exil, dans l'infortune, dans la misère !... Je ne suis plus une reine, moi, je suis une pauvre femme qui va perdre son mari !... Comment ne comprennent-ils pas cela ?... Ne nous quittez point... Dites-leur que vous ne le voulez pas, que nous allons tous mourir s'ils vous emmènent !...

LOUIS.

Tu m'aimais donc à ce point !... Je t'aimais tant, moi !

LA REINE.

C'est pour cela que je veux mourir !

LOUIS.

Mourir!... Et nos enfants, nos enfants!... Voudrais-tu donc les condamner à devenir tout à fait orphelins!... Il faut vivre pour eux, Antoinette, pour eux, pauvres anges qui te réclament et que tu ne dois pas abandonner!... Tiens!... (*Il prend les Enfants et les met dans ses bras.*) Tiens! les voilà!... (*La Reine se suspend au cou du Roi; M^{me} Royale enlace son père de ses deux bras; M^{me} Elisabeth, du même côté, embrasse le corps de son frère; le Dauphin, suspendu d'une main par la Reine, marche entre les jambes de son père, les yeux levés vers lui. A mesure qu'ils avancent vers la porte de l'escalier, leurs gémissements redoublent. Ils s'arrachent un instant des bras les uns des autres, et ils y retombent.*)

LOUIS, s'élançant de quelques pas en arrière.

Adieu!... adieu!... (*A ces mots M^{me} Royale vient tomber évanouie aux pieds du roi. Cléry, M^{me} Elisabeth et la Reine se précipitent pour la relever, la soutiennent et l'emportent vers l'escalier. Pendant ce mouvement, Louis s'écarte, les mains sur les yeux, et, lorsque sa famille a disparu, il retourne sur le seuil de la porte.*)

LOUIS.

Adieu!... (*Revenu sur le théâtre, Louis tombe sur une chaise et reste un instant sans parler. L'Abbé entre.*)

LOUIS, se retournant.

Ah! monsieur, quelle entrevue je viens d'avoir! J'y ai perdu, je crois, toute ma fermeté.

L'ABBÉ.

Dieu vous soutiendra, mon fils!

SCENE VII.

LOUIS, CLÉRY, L'ABBÉ, ROUX, TISON, MUNICIPALS,
GUICHETIERS.

LOUIS, à Roux.

Vous venez me chercher, n'est-ce pas ?

ROUX.

Oui...

LOUIS.

Attendez-moi, je suis à vous... Cléry, mon fidèle serviteur, vous remettrez, après ma mort, ce cachet à mon fils, cet anneau à la reine... à la reine, aussi, ce paquet qui renferme des che-

veux de toute ma famille. (*Avec une sensibilité qu'il maintient.*) Je vous charge de leur porter mes derniers adieux !... (*Allant à Roux.*) Ceci est mon testament que je vous prie de remettre à la reine... (*Mouvement de surprise. Se reprenant.*) A ma femme, je voulais dire... (*Allant à l'Abbé.*) Mon Dieu, que je suis heureux d'avoir conservé ma foi sur le trône ! Où en serais-je aujourd'hui sans l'espérance chrétienne.. (*Il se prosterne devant l'Abbé, qui semble lire des prières dans le livre qu'il tient à la main.*)

CLÉRY, qui s'est avancé vers Roux.

Monsieur le commissaire, accordez-moi la faveur d'accompagner mon maître afin que la main d'un vieux serviteur remplace, dans ce dernier office... toute autre main.

ROUX.

C'est impossible, je ne puis rien changer aux instructions que j'ai reçues...

CLÉRY.

Votre manteau, sire...

LOUIS.

Non, je n'en ai pas besoin... Mon chapeau... (*Se couvrant et avec un geste de commandement.*) Partons, messieurs.

TISON, qui est en avant des Municipaux.

Capet, je ne veux pas que vous vous en alliez sans que je vous dise un mot... J'ai cru que vous n'étiez qu'un roi... Depuis vingt-quatre heures je vois que vous êtes un homme... J'ai été insolent avec votre femme, j'ai été brutal avec vous, et je vous en demande pardon.

LOUIS.

J'ai pardonné à tous mes ennemis... (*Il fait un geste, les rangs s'ouvrent, et il sort d'un pas ferme au milieu de la troupe armée.*)

TISON, à Roux qui est resté le dernier.

Gardez sa famille, si ça vous plaît... Voilà vos clefs... Je n'en veux plus de votre métier de geôlier... (*Cléry, qui est resté contre la muraille, traverse le théâtre et rentre dans la chambre du Roi.*)

DIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la rue Royale, au point où elle aboutit à la place Louis XV. Une haie de gardes nationaux maintient le peuple silencieux. Le ciel est sombre et l'aspect de la décoration rappelle la brumeuse journée du 21 janvier 1793. On entend, dans le lointain, une marche de tambours ; ils précèdent une voiture d'une apparence modeste, dans laquelle on aperçoit Louis XVI et l'abbé Edgeworth de Firmont, dans le fond.

et deux commissaires sur le devant. Cette voiture marche lentement ; Elle est suivie d'hommes du peuple armés. Aucuns cris, aucunes manifestations hostiles ne se font entendre. Lorsque la voiture a traversé le théâtre, la foule rompt les rangs de la garde nationale et, comme arrêtée par l'encombrement, semble regarder avec une morne curiosité la dernière scène de cette catastrophe. Un silence profond règne sur toute la place.

LOUIS, *dans la coulisse.*

Peuple, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je... (*Un roulement de tambours se fait entendre. Le bruit cesse.*)

L'ABBÉ, *dans la coulisse.*

Fils de saint Louis, montez au ciel!... (*Nouveau roulement de tambours.*)

DE LAUZUN, *en homme du peuple, à l'un des coins du théâtre.*

La royauté finit!...

BARNAVE, *à l'autre coin du théâtre.*

La république commence!...

FIN.



NOTE POUR LES DIRECTEURS DE PROVINCE :

Les chevaux ne sont pas indispensables dans la pièce ; quant à la voiture, elle peut être supposée dans la coulisse ou bien il suffit d'un châssis qui la représente.

Chemin de Traversé, dr. 4 a.	» f. 60	Bon gré Mal gré, com. 4 acte...	» 60
Lion empallié, com.-v. en 2 a.	4 »	La petite Cousine, vaud. 4 acte..	» 60
Parades de nos Pères, v. 3 a.	» 60	Le Pardon de Bretagne, dr. 5 a.	» 60
Le Livre noir, dr. en 5 actes...	4 »	La Foire aux Idées, vaud.	» 60
Affaire Chaumontel, vaud. 4 a.	» 60	Les Orphelins du pont Noire-	
Attilia, drame en 5 actes.....	4 »	Dame, drame en 5 actes.	» 60
Les Fonds secrets, v. en 4 acte...	» 60	Le 24 février, drame en 4 acte..	» 60
Les Sept Péchés capitaux, dr. 7 a.	» 60	La Popularité, com. en 5 actes..	» 60
Les Deux font la paire, vaud. 4 a.	» 60	La pension alimentaire, v. 2 a..	» 60
Un Coup de pinceau, vaud. 4 a.	» 60	Le berger de Souvigny, v. 2 a.	» 60
Macbeth, drame en 5 actes.	4 »	La Tasse cassée, vaud. 4 acte...	» 60
Les Envies de Mad. Godard, 4 a.	» 60	Le Pasteur, drame en 5 actes.	» 60
La vieillesse de Richelieu, d. 5 a	4 »	Mauvais Cœur, drame en 5 actes.	4 »
Le Cuisinier politique, v. 4 a.	» 60	Une Dent sous Louis XV, v. 4 a..	» 60
Le fils de Tohu-Bohu, v. 3 a.....	4 »	L'Amitté des femmes, com. 5 a.	4 »
Un vilain monsieur, v. 4 acte.	» 60	Rachel ou la belle Julve, dr. 5 a.	» 60
Le czar Cornelius, vaud. 2 act.	» 60	Habit, Veste et Culotte, v. 5 a..	» 60
Les Valdés, drame 5 actes.....	» 60	L'Habit vert, vaud. en 4 acte....	» 60
Le Roi de Cœur, v. en 4 acte....	» 60	Vautrin et Frise-Poulet, v. 4 a.	» 60
Les 12 Travaux d'Hercule, v. 2 a.	» 60	La Mort de Strafford, drame 5 a.	» 60
Argent, drame en 5 actes.....	» 60	La Danse des Ecus, pamphlet 4 a.	» 60
Les Lampons de la Veille, revue.	» 60	2 ^e N ^o de la Foire aux Idées, v. 3 l.	» 60
Le jeu d'amour, vaudev. en 4 acte.	» 60	Louis XVI et Marie-Antoinette,	
Comment les Femmes se ven-		drame, 5 actes.	4 »
gent, com. 2 actes.....	» 60	La Paix à tout prix, com. en 2 a.	» 60
Les Marrons d'Inde, rev. en 3 a	4 »	La Cornemuse du Diable, v. 2 a.	» 60
Les Mystères de Londres, dr. 5 a.	4 »	Le Comte de Sainte-Hélène, d. 5 a.	» 60
Tout chemin mène à Rome v. 4 a	» 60	Le Curé de Pomponne, v. 2 a..	» 60
La Montagne et la Gironde, d. 5 a.	» 90	Gardée à vue, v. 4 acte.	» 60
Le Gaïd, opéra-comique en 2 act.	4 »	Les Monténégrins, op. c. en 3 a.	4 »

PIÈCES DE THÉÂTRE FORMAT GRAND IN-8.

Charles VI, opéra en 5 actes.....	1 »	Les Libertins de Genève, d. en 5 a.	4 »
Le Val d'Andorre, op.-com. en 5 a.	4 »	Le Trompette de M. le Prince, op.c.	4 »
Premier Chapitre, v. en 4 acte	» 60	Le Jardin d'hiver, vaud. en 4 a.	4 »
Le Poisson d'avril, vaudev. en 4 a.	» 60	Rocambolle le batéleur, v. 2 a.	4 »
Une Maîtresse anonyme, v. en 2 a.	» 60	Frisette, comédie-vaud. en 4 a.	» 60
Recherche de l'Inconnu, v. 2 a.	» 60	Le Roman comique, c.-v. en 5 a.	» 60
Richard Cœur de lion, op.-c. 3 a.	» 60	La Famille Poisson, com. en 4 a.	» 60
Le Proscrit, opéra de Verdi . . .	4 »	La Mère de Famille, v. en 4 acte.	» 60
Le Serpent sous l'herbe, v. 4 acte..	» 60	L'Enfant du Carnaval, v. en 5 a.	3 »
La Carotte d'Or, c.-v. en 4 acte.	» 60	Don Juan, opéra en 5 actes . . .	4 »
Les Frères Dondaine, v. en 4 a.	» 60	Monsieur de Maugaillard, c. 4 a.	» 60
Manita, com.-vaud. en 2 actes. . .	» 60	La Femme de mon Mari, v. 2 a.	» 60
Philippe II, roi d'Espagne, dr. 6 a.	» 60	L'Inconsolable, vaud. en 5 actes.	» 60
L'Étoile du Berger, féer. en 14 t.	» 60		

THÉÂTRE COMPLET DE VICTOR HUGO

UN BEAU VOL. GR. IN-8, ORNÉ DU PORTRAIT DE VICTOR HUGO.

de six gravures sur acier, d'après les dessins de MM. Raffet, L. Boulanger, J. David, etc.

Prix : 6 francs 50 centimes.

Chaque pièce se vend séparément 60 cent.

Hernani — Marton de Lorme. —

Lucrèce Borgia. — Marie Tudor — Angelo. — Le Roi s'amuse. —

Ruy Blas. — Les Burgraves. — La Esmeralda.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

LAMARTINE	Trois mois au Pouvoir, 1 vol.	2 »
	Du Projet de Constitution.....	30
	Du Droit au Travail.....	30
	Une seule Chambre.....	30
	La Présidence.....	30
	Lettre aux dix Départements.....	30
LOUIS REYBAUD ..	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques, 4 vol.....	8 »
ÉM. DE GIRARDIN .	Bon Sens, Bonne Foi, 1 vol.....	2 »
	Études politiques (édition entièrement revue et considérablement augmentée), 1 vol.....	2 »
	Journal d'un Journaliste au secret.....	1 »
	Avant la Constitution.....	50
THIERS	Du Droit au Travail.....	30
	Du Crédit foncier.....	30
LOUIS BLANC	Le Socialisme, Droit au Travail, 1 vol..	1 »
	La Révolution de Février au Luxembourg, 1 vol.....	1 »
VITET	Histoire financière du Gouvernement de Juillet.....	50
G. SAND et V. BORIE .	Travailleurs et propriétaires.....	1 »
DUFAURE	Du Droit au travail.....	30
ALEX. DUMAS	Révélation sur l'arrestation d'Émile Thomas.....	50
LÉON FAUCHER	Du Crédit foncier.....	30
ÉMILE THOMAS	Histoire des Ateliers nationaux, 1 vol..	2 »
BONNAL	La Force et l'Idée, lettres au général Cavaignac.....	1 »
	Abolition du prolétariat.....	50
GUST. CHAUDEY ..	De l'établissement de la République... ..	50
UN PAYSAN CHAMPENOIS .	A Timon, sur son Projet de Constitution.	50

LE DROIT AU TRAVAIL

AU LUXEMBOURG ET A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Par MM. de Lamartine, Thiers, Louis Blanc, de Tocqueville,
Dufaure, Duvergier de Hauranne, Wolowski, Ledru-Rollin, etc., etc.
Avec une introduction

PAR ÉMILE DE GIRARDIN

2 volumes in-18 anglais. — Prix : 4 francs.